La Nouvelle-Orléans, Mars 1958

COMPTES RENDUS
de
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

Fondé en 1876

SOMMAIRE

La livraison $1.50

Siège Social, 1925 Esplanade Avenue

New Orleans 16, Louisiana

Imprimerie E. P. Rivas, Inc., La Nouvelle-Orléans

COMPTES RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Nouvelle-Orléans, Mars 1958

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

Couronné par l'Académie Française

(Groupe de l'Alliance Française)

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.
3. De s'organiser en association d'assistance mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée doit en être responsable et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Concours de 1958

Le concours littéraire de cette année portera sur le sujet suivant: "La vie et l'oeuvre d'Albert Camus, prix Nobel".

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 31 décembre 1958 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille et un prix de $50 en espèces si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

Toute personne de tout âge résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique, au cours de laquelle le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1925 Esplanade Avenue, New Orleans 16, Louisiana.

La secrétaire

CLARA LEWIS LANDRY

Ephemérides

Saison 1956-1957

26 octobre 1956: Séance de rentrée dans la salle dite "Alcée Fortier Hall" à l'Université Tulane. M. Eugène Etienne, vice-consul de France, prend la parole pour rendre hommage à la mémoire d'Alcée Fortier, grand ami de la France, dont l'Athénée célèbre ce soir le centenaire de naissance. Ensuite M. Pierre Villeré dit un poème d'Adrien Rouquette, "l'Arbre des Chactas." M. James Bezou, président de la Société, évoqua la vie et l'oeuvre de son éminent prédécesseur, philologue, historien et professeur distingué, qui se voua à la défense de la langue française en Louisiane. La soirée se termine par une réception à laquelle assistent plusieurs membres de la famille Fortier.

---

21 décembre 1956: Au Presbytère, à l'angle des rues de Chartres et Sainte-Anne, M. André Bourgeois, docteur-ès-lettres de la Sorbonne, professeur de littérature française au Rice Institute de Houston, expose des idées fort originales et spirituelles sur "La paradoxale Hélène de Giraudoux dans 'La Guerre de Troie n'aura pas lieu'." Sa pénétrante analyse du personnage est un régal littéraire.

---

26 janvier 1957: Assemblée générale annuelle tenue chez le président, M. James Bezou. Les rapports du président et du trésorier ayant été lus et approuvés, l'on procède au renouvellement du bureau. Sont réélus ou élus à l'unanimité: M. James Bezou, président; Jay K. Ditchy, premier vice-président; M. James Stouse, deuxième vice-président; Mme Clara Lewis Landry, secrétaire; M. B. M. Augustin, trésorier; M. John Dastugue, sous-secrétaire; M. William Woods, président du Comité de Redaction; M. Sidney Villeré, président du Comité de Recrutement de nouveaux membres.

---

23 février 1957: Séance littéraire au Presbytère. M. Guy Dumur, conférencier officiel de l'Alliance Française, parle sur: "Dix ans de Théâtre Français (1945-1955)." Il entretient son auditoire des créations de Claudel, Sartre, Anouilh et Camus pendant la guerre, sans négliger le répertoire classique pieusement conservé par la Comédie Française et le Théâtre National Populaire. Jeune, élégant et éloquent, l'orateur a tôt fait de conquérir ses auditeurs.

29 mars 1957: Nos sociétaires trouvent l'occasion, au Musée Delgado, de faire un intéressant "voyage en fauteuil", sous la conduite d'un jeune artiste français de passage à la Nouvelle-Orléans, M. Bruno Pasquier-Desvignes. Il agrémente son "Tour du monde en quatre-vingts images" de souvenirs personnels sur les lieux qu'il avait visités au cours de son périple.

---

27 avril 1957: A l'occasion d'un festival linguistique tenu au collège Ste-Marie des Dominicaines, l'Athénée Louisianais, en la personne de son président, offre le premier prix de français, une médaille en vermeil gravée, à M. Richard Whann, de la "St. Martin's Episcopal High School."

---

26 mai 1957: Le Musée Delgado ouvre de nouveau ses portes à notre Société qui s'honore ce soir de la présence du Consul Général de France et de Madame Guy Quoniam de Schompré. Le président communique à l'assemblée au nom de M. Joseph Lesage Tisch, trois résolutions concernant l'encouragement de l'enseignement de la langue française en Louisiane. Sur la proposition de M. Sidney Villeré, dûment appuyée par M. Rousseau Van Voorhies, elles sont adoptées à l'unanimité. Le Révérendissime Yves Jacques Bossière, abbé mitré de l'ordre des Prémontrés, fait une causerie émouvante intitulée "Le Destin prodigieux de l'Abbé Pierre." Ensuite il fit projeter un film montrant divers aspects de l'oeuvre de l'Abbé Pierre à Paris en faveur des sans-abris. Une réception très animée clôtura cette brillante soirée.

Le Centenaire D'Alcée Fortier

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Alcée Fortier, M. James Bezou, président de l'Athénée Louisianais, a évoqué la vie et l'oeuvre de son illustre prédécesseur dont la présidence s'étendit sur 22 ans (1892-1914) Nous résumons ci-après cette causerie, prononcée le 24 octobre 1956, dans Alcée Fortier Hall à l'Université Tulane. N.D.L.R.

L'Athénée Louisianais manquerait à un devoir impérieux de reconnaissance s'il ne commémorait pas le centenaire de la naissance de son troisième président.

Marie François Alcée Fortier, fils de Florent Fortier et d'Edwige Aime, naquit le 5 juin 1856 sur l'habitation de son grand-père, l'un des planteurs sucriers les plus opulents de la Louisiane.

Les revers de la Guerre de Sécession amènent la famille à venir s'établir à la Nouvelle-Orléans. Alcée fait ses études d'abord à l'Ecole Romain puis à l'Université de Virginie. Les difficultés financières de son père l'obligent à abandonner ses cours universitaires et à chercher un emploi. Il devient employé de banque mais, en dehors des heures de travail, se prépare à l'enseignement.

Fortier obtient bientôt le poste de professeur de français à la Boys' High School, et devient peu de temps après directeur à la section préparatoire de l'Université de la Louisiane. Ayant ainsi assuré son avenir, il épouse, un an plus tard, Marie Lanauze, fille d'un négociant très estimé de la ville.

Le jeune professeur fit ses premières armes littéraires en 1878, date à laquelle notre Société inaugura son concours annuel. Il remporta le premier prix pour son essai intitulé: "De la puissance de l'éducation et de la nécessité du travail dans toutes les conditions de la vie."

Encouragé par ce premier succès, Fortier publie en 1881 ses conférences sur "Quatre grands poètes du XIXe siècle: Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset", ainsi qu'un discours sur le roman prononcé en séance publique de l'Athénée Louisianais. Trois ans plus tard paraît "Le Château de Chambord" puis une nouvelle historique, "Gabriel d'Ennerich, histoire d'un cadet de famille au XVIIIe siècle." En 1893, il fait

imprimer à New York une "Histoire de la Littérature Française", puis, en 1896, à Boston "Sept grands auteurs du XIXe siècle: Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Prosper Mérimée, François Coppée."

Il va sans dire que nos Comptes Rendus contiennent un grand nombre d'articles, d'essais, de traductions, dus à la plume de celui qui fut successivement sous-secrétaire, vice-président et président de notre Société. Par la diversité des genres et des sujets, ils révèlent les talents et l'érudition d'un homme qui fut à la fois éducateur, philologue, historien, critique, orateur et organisateur.

Son ouvrage le plus ambitieux, une "Histoire de la Louisiane" en quatre volumes, il l'écrivit en anglais afin d'atteindre le plus grand nombre de ses concitoyens et d'exalter à leurs yeux son pays et ses traditions. Cependant, il est généralement admis que ses "Louisiana Studies", publiés en 1894, constituent son oeuvre la plus importante et la plus savante.

Précédé de sa réputation d'érudit, le professeur Fortier fut appelé à faire des conférences dans les meilleures institutions d'enseignement supérieur du pays. Il avait la parole lente et paraissait plus éloquent en français qu'en anglais.

La Société Historique de la Louisiane put se féliciter de la présidence de Fortier dès sa réorganisation en 1894, jusqu'à 1913, lorsqu'il se sentit atteint du mal cardiaque qui devait l'emporter.

Comme la plupart de ses contemporains des professions libérales, le professeur portait une barbiche et une moustache qui ornaient un visage aux traits réguliers. D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait une forte carrure, quoiqu'il n'eût jamais le temps de se livrer aux exercices physiques. Possédant une force de travail étonnante, il s'attirait bien souvent les remontrances de sa femme qui le trouvait penché sur ses livres à des heures indues.

Au cours de sa brillante carrière, les honneurs affluèrent. Le gouvernement français récompensa à plusieurs reprises le zèle et le dévouement de celui qui avait si bien mérité de sa patrie spirituelle. Il était très fier d'avoir été nommé officier, d'abord d'Académie, ensuite de l'Instruction Publique et de l'ordre du Cambodge, avant de devenir chevalier de la Légion d'Honneur. Les Universités Laval et Washington and Lee lui conférèrent le titre de docteur-ès-lettres *honoris causa.*

Alcée Fortier succomba à une crise cardiaque le 14 février 1914. La ville entière partagea le deuil de sa famille, qui fut l'objet d'innombrables témoignages de sympathie. Dans son oraison funèbre, le Père Biever, S.J., se montra particulèrement éloquent. "La mort du professeur Fortier est une perte irréparable non seulement pour sa famille, ses amis et l'Université Tulane, mais pour la Louisiane tout entière."

Mesdames et Messieurs, en évoquant ce soir le souvenir d'un grand Louisianais, l'Athénée espère atteindre un double but. D'une part, nous avons tenu à vous tracer dans les grandes lignes une vie et une oeuvre étroitement liées à l'action de notre vénérable Société; d'autre part, nous osons espérer qu'un si noble exemple inspirera les nouvelles générations à poursuivre la tâche qui est nôtre comme elle fut celle d'Alcée Fortier: la perpétuation de la belle langue française en notre chère Louisiane.

Rapport de Paris

Nous avons pensé que les compositions suivantes pourraient intéresser nos lecteurs. Ce sont des échantillons charmants de ce que les jeunes filles de Newcomb College ont appris pendant leur année à Paris.

Le Professeur écrit: "Le sujet était de s'inspirer de Jules Romains dans l'art qu'il a de décrire et d'aimer Paris, pour en donner un point de vue tout à fait personnel." N.D.L.R.

Vendredi Matin—L'Hiver

SUZANNE HICKS

Je me lève tôt le vendredi matin et d'habitude il fait encore très noir. A moitié réveillée je fais ma toilette et je m'habille sans lumière parce que ma camarade de chambre dort. Mes mouvements me semblent léthargiques peut-être à cause de l'obscurité et du silence de la maison. Je sors et l'air froid de l'hiver me frappe, me fait rougir, fait venir des larmes à mes yeux, il m'éveille.

J'ouvre la grille qui donne sur la rue. Tout est baigné dans une lumière sombre et grise. La ville est déjà moins silencieuse. A huit heures moins le quart des voitures surgissent le long du Boulevard Raspail et vont vers le centre de Paris, leurs faibles phares cherchant le chemin. Elles font un bruit mécanique—un bruit de roues qui glissent sur le pavé, de freins qui retiennent, de trompes qui sonnent. Pourtant il y a peu de bruit humain.

Des formes vagues bougent sur les trottoirs, non pas en groupes, même pas en couples, mais ce sont des formes solitaires qui viennent l'une ici, l'autre plus loin comme si elles ne voulaient pas qu'on les considère associées à une masse humaine, comme si elles voulaient rester séparées, indépendantes, chacune

individuelle, isolée dans ses propres pensées dans ce dernier moment d'avant-jour.

Une femme d'âge indéterminable enveloppée dans un manteau noir marche avec des pas assurés, trois baguettes de pain et un journal jaillissant de son grand sac. Un étudiant, son porte-documents sous le bras, vêtu d'un manteau court, le col relevé pour se couvrir les oreilles, avance à grandes enjambées de garçon: il veut prendre une tasse de café au Dôme avant d'aller à son cours. Un homme âgé, un mégot de cigarette à la bouche suit tranquillement son chien qui explore le terrain avec intérêt. Une vendeuse dont les talons tapent un rythme rapide et précipité, se presse pour gagner le métro, les cheveux tirés dans un chignon.

Je traverse le boulevard et j'entre dans la boulangerie où la dame me salue avec une bonne humeur forcée (elle doit se lever deux heures plus tôt que la plupart des gens et elle n'aime pas ça). J'achète une baguette de pain et sors. Son "Merci, mademoiselle; au revoir, mademoiselle" me suit. Je reviens dans la maison où mes camarades de chambre se sont réveillées et où l'eau bout pour le café. Une demi-heure se passe à manger et à huit heures et demie je les quitte pour aller au cours.

Tout a changé dans ces quarante-cinq minutes. Maintenant c'est bien le matin, il fait clair, les voitures n'ont plus de lumières, beaucoup de gens me dépassent, en groupes, parlant, riant. Je prends la rue Vavin. Elle est pleine de vie maintenant, les marchands commencent à ouvrir leurs boutiques, des femmes en tablier blanc ou bleu rangent la marchandise dans les magasins. Je regarde une petite ruelle qui donne sur la rue Vavin. Il n'y a personne, mais plus tard dans la journée il y aura des filles qui attendent, leurs cheveux blondis, leurs talons trop hauts, leur visage dur et trop fardé.

J'arrive au jardin du Luxembourg et entre par la grille. L'herbe est encore verte mais les arbres sont nus; quelques-uns ont des branches noueuses, courbées par l'âge, tordues et déformées; d'autres semblent être jeunes et encore vigoureux, leurs branches levées vers le ciel, droites et fortes. Une brume légère règne dans

le jardin et filtre le soleil déjà affaibli par des nuages d'hiver, ne laissant passer qu'une lumière bleu pâle. Les fontaines, le palais, l'étang, les statues à moitié obscurcis par la brume et légèrement teintés de bleu prennent un caractère irréel et féérique. Parce qu'il fait froid et que le vent est perçant je traverse le jardin presque seule, enchantée par sa beauté et son calme.

Pour moi ce vendredi matin c'est Paris—non pas tout Paris, non pas même une grande partie de Paris, mais c'est une tranche de Paris qui restera pour moi un souvenir vivant et cher de cette grande ville.

Paris

FRANCES SWITT

Qu'est-ce qu'il y a dans cette grande ville qui m'attire, qui me donne le désir d'y rester longtemps?

Tout de suite on répond: "C'est très simple, c'est la vie à Paris." La vie à Paris. La vie . . . Mais qu'est-ce qui constitute cette "vie"? Qu'est-ce qu'il y a dans cette vie à laquelle j'appartiens?

Le matin avant neuf heures, à travers le Jardin du Luxembourg vont les étudiants, cahiers sous leurs bras, vers le Boul' Mich', vers l'université, la Sorbonne, le centre de la connaissance.

"Dépêche-toi, Michèle, il est tard."

"J'arrive. Mais, regarde l'horloge du palais. Nous avons le temps."

Enfin le Boul' Mich'; quelle circulation le matin. Vite, vite, tout le monde, il est tard. Et voilà la cour de la Sorbonne, grise de vieillesse.

"Bonjour, Pierre. Ça va?" (N'oublie pas de serrer les mains.)

"Bonjour, Michèle, Francine. Ça va bien, merci."

On entre dans l'amphithéâtre et on s'assied.

"Clarté, demandez Clarté . . ."

"Humanité, lisez l'Humanité . . ." crient les étudiants à la sortie.

"C'était bien aujourd'hui, le cours de M. X, n'est-ce pas?"

"Oui, très bien. Allons boire un café."

Le café, soit sur le Boul' Mich', soit à l'Opéra, soit aux Champs Elysées, est une institution bien parisienne. On prend du café et on voit le monde passer devant la terrasse—des gens de tous les coins du monde: des Chinois, des Indiens, des Noirs, des femmes habillées de robes bizarres, de bas colorés, coiffées, décoiffées, jolies et laides. C'est la vie qui passe.

"Oui, le service est compris. Merci beaucoup, mademoiselle."

Il fait beau aujourd'hui avec du soleil; c'est une journée intermédiaire entre l'hiver et le printemps. Les mamans se promènent avec leurs enfants dans le Jardin.

Les vieux messieurs lisent leurs journaux. Les petits garçons font naviguer leurs voiliers dans le bassin.

"Regarde, Jean, c'est le mien qui est le plus loin, maintenant."

Les jeunes filles discutent les graves problèmes de leur monde en flânant.

"Tu vas au bal samedi soir, Colette?"

"Je ne sais pas, Marie, mais j'espère . . ."

Il est presque midi: il faut acheter quelque chose pour déjeuner. Comme la boulangerie sent bon! Tous les pains de toutes sortes de tailles, fraîchement cuits, sont debout, en ligne, comme de petits soldats de bois. C'est ici, dans la boulangerie, qu'on perçoit la vie d'un peuple. Les riches et les pauvres, les vieux et les jeunes achètent leur pain tous les jours. C'est la vie qui vient d'ici.

"Une demi-baguette, s'il vous plaît, madame."

"Dix-sept francs. Merci beaucoup, mademoiselle, au revoir."

De l'autre côté de la rue:

"Un kilo d'oranges, s'il vous plaît, monsieur."

"Deux cent quarante francs, mademoiselle. C'est dur, cette vie, n'est-ce pas? C'est cher."

"Bien sûr, monsieur. La vie coûte cher en ce moment. Tous les prix augmentent."

"Merci. Au revoir."

Quelquefois quand le ciel couvert surplombe lourdement, c'est triste et décourageant, cette ville toute grise. Mais avec du soleil la beauté de Paris est incroyable.

"C'est dommage de prendre le métro, Michèle. Marchons dehors, cette après-midi."

"D'accord, il fait magnifique."

Cet après-midi on sent facilement l'animation de Paris, l'air presque gai qui plane sur les gens comme ils vont et viennent et qui les entoure. C'est bien admirable qu'un peuple puisse avoir un peu de légèreté après la misère de deux guerres mondiales et une crise actuelle, très grave.

"J'ai entendu dire, aujourd'hui que le gouvernement tombera avant le matin."

"C'est la guerre en Algérie qui cause ces problèmes. Qu'est-ce qu'on peut faire?"

"Il faut travailler et avoir l'espérance dans l'avenir."

C'est curieux comme l'après-midi passe vite, vite, quand il fait beau. Il faut prendre le métro pour être à l'heure. Un dernier coup d'oeil et le beau monde disparaît cédant au monde souterrain, sombre, ténébreux et étouffant.

C'est loin douze stations. Heureusement c'est la ligne Nation-Etoile qui traverse la Seine en plein air. C'est entre Passy et Bir-Hakeim que nous sortons pour un moment. C'est joli, ce coin.

"Regarde la Seine, à droite, à gauche, les ponts et les pêcheurs et la Tour Eiffel!"

C'est dommage que le Métro passe cette scène très vite. Maintenant, la rive gauche et huit stations de plus jusqu'à notre arrêt.

De chaque côté du couloir les vieux clochards, sales, barbus, mendiants, attendent, leurs chapeaux toujours prêts à recevoir de l'argent. C'est étrange, affreux, cette espèce d'être humain, réduit à la misère, qui reste dans un état immobile jusqu'à la mort. Mais, c'est une partie de Paris, de la vie.

Voici la rue qui va au Foyer. Il est tard; le soleil se prépare à se coucher.

"Marche vite, Michèle. Ne t'arrête pas, s'il te plaît." Je marche très vite, moi-même, devant cette rue à droite sans la regarder.

Je n'aime pas cette rue "des filles", animale et laide, cette rue des manteaux de fourrure, du parfum, des talons hauts, et de beaucoup de maquillage.

Déjà devant le cimetière. Les fleurs sont très jolies. Il y avait deux funérailles hier. J'ai entendu le bruit. Cet endroit est joli mais triste; aussi la vie: jolie et triste.

Tout le monde dans la rue marche vite. Ils courent après le bus, le métro. Tous se préparent à rentrer chez eux pour le soir.

"Bonsoir, mademoiselle. Pas de courrier."

C'est le concierge qui m'accueille. Je prends ma clef et monte l'escalier lentement.

"Bonsoir, Michèle, à demain."

"Bonsoir, Francine, à demain."

Tout est tranquille et silencieux dans ma chambre. Dehors l'obscurité de la nuit est déjà tombée et la vie du soir commence. Je ne sors pas ce soir mais je me rappelle la vie animée du soir, les gens bien habillés au théâtre, aux casinos, qui s'amusent et rient. Je me rappelle les lumières de Paris étendues sous Montmartre, les Halles animées par les ouvriers et par nous, les spectateurs mangeant la soupe à l'oignon à quatre heures du matin. Toute cette vie durera jusqu'à l'aube. Après, on recommencera à nouveau, ou plutôt, on continuera sa vie.

Il est tard.

"Bonne nuit, Paris. A demain."

Le Bicentenaire de La Fayette

Michèle Bailliet
Miss France des Etats-Unis

Fils d'Auvergne, Gilbert de La Fayette est né à Chavagnac le 6 septembre 1757. Deux cents ans plus tard, Américains et Français se réunissaient pour fêter la naissance du "Héros des Deux Mondes". Et en quel lieu auraient-ils pu mieux la fêter que dans sa chère Auvergne? C'est ainsi que fut tracée la "Voie La Fayette", la "route du Souvenir", parcourant les villes, les villages, les châteaux qui sont si étroitement liés à sa vie. Naturellement, le zénith de ce pélerinage serait la réception au Château de Chavagnac, maison natale de La Fayette.

Sous un soleil éclatant, la mission franco-américaine quitta le Puy le 7 au matin pour Chavagnac où nous devions rejoindre le Président du Conseil, M. Bourgès-Maunoury, qui arrivait par hélicoptère. A l'heure prévue, an effet, deux hélicoptères se posaient aux confins du village. Le cortège des hauts dignitaires se forma pour se rendre au monument aux morts où le Président du Conseil et le Ministre des Etats-Unis déposèrent des gerbes. Après cette émouvante cérémonie, le cortège se reforma pour se rendre au château.

Un aimable jeu scénique se déroulait sur le seuil de la vieille demeure. Un toujours jeune La Fayette, rentré des Etats-Unis, entouré de sa femme et de ses enfants, accueillant, avec ses invités, les gens de son village, ceux de 1783, pauvres gens qui offrent leurs présents—moutons, volailles, grains—au seigneur malgré la disette. La Fayette ne manque pas de générosité; le pays manque de blé, "Que l'on distribue celui dont les granges regorgent". Et la joie populaire s'exprime par des danses folkloriques.

Après cette reconstitution, le Maire de Chavagnac remet aux maires américains une urne remplie de terre d'Auvergne, que chacun garde précieusement. Cependant les soldats en uniformes blancs des corps expéditionnaires royaux—ceux de la guerre de l'Indépendance—présentaient leurs étendards le long du grand escalier du parc. Les officiels se plaçaient dans le terreplein central et ce fut l'heure des discours, sans lesquels rien de grand ne

peut être accompli. Et dans un décor aussi agréable que celui qu'offrait le parc du château, même les discours sont agréables.

Puis nous nous rendîmes tous dans le bas du parc, où coulait langoureusement un petit ruisseau. Là, un festin champêtre nous attendait. Ainsi, sous les frondaisons du parc finit la journée à Chavagnac. C'était l'apogée, mais il nous restait encore quelques étapes à accomplir.

Après un arrêt à Brioude pour l'inauguration d'une stèle, la mission arriva à Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne. Le Préfet du Puy-de-Dôme et Madame Pérony nous accueillirent chez eux, en l'hôtel de la Préfecture dont l'escalier d'honneur présentait un spectacle incomparable avec la double haie des soldats porte-étendards des corps expéditionnaires royaux. Puis une reconstitution historique fut donnée au théâtre sur le thème de "La Fayette à l'Assemblée Provinciale d'Auvergne en 1787", rappelant les débats auxquels participa La Fayette. Un dîner offert dans le cadre somptueux de la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville suivit le spectacle. Pendant ce dîner eut lieu le jumelage de Clermont-Ferrand avec Lafayette, Louisiane. Lorsque entre une heure et deux heures du matin les invités se dispersèrent, toute la population clermontoise formait encore la haie.

Le lendemain matin—départ pour le Château de Ravel. Nous aurions dû y aller la veille pour le spectacle "son et lumière" mais, malheureusement, le dîner avait fini trop tard. On signa le livre d'or après avoir apprécié l'exposition des trésors du château.

La dernière étape du pèlerinage approchait. Plus qu'un arrêt —Vichy, reine des villes d'eau, et point d'aboutissement de la "Voie La Fayette". Les dignitaires de la ville nous accueillirent à l'arrivée du train spécial.

Déjeuner, ensuite, à l'hôtel Carlton, admirablement décoré aux couleurs américaines et françaises. Après un repas excellent—les discours de remerciements, car la fin approchait. Le Ministre des Etats-Unis leva son verre en hommage au Président Coty. Enfin discours et clôture du Préfet de l'Allier. Le soir, très élégante soirée au grand casino, programme d'opéra et de ballet, terminé par une brillante réception.

Et ce fut avec chagrin que nous reprîmes le train pour Paris. Les Auvergnats nous avaient accueillis si gentiment que nous ne

les oublierons jamais. Les Journées d'Auvergne étaient finies; elles n'étaient plus qu'un doux souvenir maintenant. Mais les festivités n'étaient pas finies. Paris et ses réceptions nous attendaient.

Notre première visite à Paris fut pour le Président de la République, M. René Coty. Malheureusement, M. Coty ne recevait que les messieurs, alors les dames se contentèrent de faire du lèche-vitrine dans la rue du Faubourg Saint-Honoré. Un déjeuner en hâte, puis rendez-vous aux archives de France où le Directeur, M. Charles Braibant nous guida à travers l'exposition La Fayette. Cette visite fut courte car nous devions être à l'Arc de Triomphe à 6 heures pour participer à la cérémonie de la flamme. Ce fut un moment très émouvant, où Français et Américains rendirent hommage au soldat inconnu.

Et ces journées de fêtes, de réceptions, de grands dîners, se terminèrent le lendemain au Comité France Amérique—initiateur de ces manifestations—avec un cocktail d'adieu.

Littérature à la Nouvelle-Orléans

DAGMAR RENSHAW LEBRETON

La Nouvelle-Orléans au moment actuel, sous l'impulsion d'un développement matériel extraordinaire, sort du passé légendaire pour se ranger parmi les autres grandes villes américaines aux points de vue progrès, industrie, richesses. Il y a pourtant dans cet éveil d'énergie le danger que les choses de l'esprit ne marquent le pas; il importe donc que ceux qui s'y intéressent voient à ce qu'elles aillent au contraire de l'avant dans cette progression de réalisations.

Dans ce but (puisque la littérature est l'indice la plus sûre de l'âme d'un pays) il serait à propos d'examiner le phénomène littéraire de la Nouvelle-Orléans du passé, afin de formuler le plan suivant lequel la nouvelle littérature de la Nouvelle-Orléans devra se constituer.

Les commencements de la littérature orléanaise, tout en indiquant certains traits particulièrement "américains" — confiance, enthousiasme, énergie, optimisme—se calquaient avec plus ou moins de réussite sur le romantisme français. Rien d'étonnant à ce que la littérature de l'ancienne mère patrie serve de modèle à l'étranger; on en avait déjà fait l'expérience en Amérique, dans la Nouvelle-Angleterre. Là, avant de se déclarer franchement américains, les écrivains durent s'affranchir le l'imitation des modèles anglais. Ce fut Emerson, on se rappelle, qui lança le manifeste du mouvement "américain" dans sa célèbre conférence "The American Scholar", prononcée à Cambridge en 1837.

La question qui se pose au début de l'analyse de la littérature orléanaise est évidemment celle-ci: La Nouvelle-Orléans possède-t-elle vraiment une littérature, c'est-à-dire des oeuvres issues vraiment du sol qui ont exercé une influence permanente dans le domaine des idées ou dans la vie des hommes?

En consultant le catalogue des écrits où figure la Nouvelle-Orléans, soit comme thème, soit comme fond, on est en face d'une liste apparemment interminable; et les fiches sont marquées de noms de nombreux auteurs devenus célébres. Certes le rôle de la vieille ville créole semble avoir été d'encourager le talent et d'aviver l'inspiration de vrais génies littéraires.

Mais en poursuivant de plus près l'analyse, on se demande si la Nouvelle-Orléans a tiré de son propre sol, a formé par sa propre civilisation, a forgé dans la solution de ses problèmes innés et fondamentaux, un seul grand homme de lettres. En d'autres termes, la Nouvelle-Orléans a-t-elle son Hawthorne ou son William Faulkner ainsi que la Nouvelle-Angleterre et le Mississippi ont chacune et chacun le leur?

Puisque Faulkner est le plus près de nous, considérons ce qu'il a fait pour son pays. Originaire du Mississippi, trempé de son histoire et de sa tradition, passionnément attaché à son lieu de naissance, Faulkner a opté d'y passer sa vie, à Oxford, dans une grande maison vieux style, afin de reproduire autour de lui l'ambiance dans laquelle s'étaient écoulées ses années d'adolescence et de jeunesse. Là il médite les mérites et les défaillances de cette culture dont il avait hérité, et expose à mesure dans ses livres le fruit de cette méditation où il voit tour à tour la déchéance de l'ancien régime, l'ascendance des pauvres diables blancs, le dépouillement originel des sauvages, l'exploitation des noirs; avec cela, la trahison par l'ancienne aristocratie des vertus qui constituaient la raison d'être du régime, honneur, justice, pitié, et la dure intransigeance de la classe ascendante; le noir pris entre les deux; puis planant au-dessus de tout le sentiment du *mea culpa* rongeant toute conscience ayant eu part à la trahison. Seul un Mississippien eût su écrire cette tragique histoire et la rendre acceptable, un Mississippien grand auteur, aimant suffisamment son pays pour faire revivre dans sa propre âme dans toute leur étendue la gloire et le désastre de son peuple.

Le cas de la Nouvelle-Orléans est-il identique à celui du Mississippi? Non. La Nouvelle-Orléans n'est pas ce que l'on entend par ces mots "l'ancien Sud". Par sa langue même la Nouvelle-Orléans se détache du Sud officiel, car il n'est pas rare qu'un Orléanais passe par son accent pour être bostonien.

Quel est donc le cas particulier à la Nouvelle-Orléans? Pour répondre à cette question il faut retenir que la Nouvelle-Orléans est avant tout une ville et que les problèmes de la ville sont autres que ceux de la province. La Nouvelle-Orléans possède, il est vrai, des traditions, mais des traditions qui changent, ou plutôt qui s'adaptent aux circonstances. Ce fait pourrait bien expliquer pourquoi les Orléanais ne prennent pas trop au sérieux leur his-

toire en l'écrivant. Ceci est tellement vrai que l'historien scientifique d'aujourd'hui se trouve dans l'embarras de démêler le vrai du légendaire dans les sources, mêmes documentaires.

Il est à noter que la figure héroïque à la Nouvelle-Orléans est encore celle du pirate Jean Lafitte et qu'on se délecte encore de ses démêlés avec l'autorité constituée de son époque, le gouverneur américain W.C.C. Claiborne. Quant à la largesse et l'insouciance du caractère orléanais, un historien de réputation conclut que la Nouvelle-Orléans ayant existé si près de la frontière, et se trouvant sous la menace constante d'extinction soit par les sauvages, soit par les inondations, aurait pris l'habitude de jouer pour ainsi dire son existence contre un avenir incertain. Un fort correct Louisianais du nord de l'Etat caractérisait ainsi la Nouvelle-Orléans: "Cette Nouvelle-Orléans où tout passe, sauf l'assassinat!"

Cependant la Nouvelle-Orléans offre à ses écrivains des sujets à traiter; par exemple, le heurt des nationalités et des civilisations successives qu'elle a connues, française et espagnole; française, espagnole, américaine; africaine et antillienne; en notant les autres groupes—irlandais, allemand, italien, yougoslave—pour en mentionner les plus importants; la Nouvelle-Orléans et les privations d'au moins deux générations après cette guerre où ceux qui avaient été au faîte de l'édifice social se trouvèrent précipités en bas avec leurs deuils, leurs pertes, leur orgueil persistant, et leur lutte héroïque dans l'effort de faire face au nouvel ordre des choses.

Il y aurait encore à raconter l'histoire de la Nouvelle-Orléans la nécropole, ville des morts, dévastée par les épidémies répétées de fièvre jaune et de choléra. Manzoni en racontant les aventures de ses *Fiancés* a immortalisé le Milan du 17e siècle sous le coup de la peste; Boccace quelques siècles plus tôt avait fait fuir sa gaie troupe aux environs de Florence pour éviter les ravages de la maladie dans cette ville, mais la Nouvelle-Orléans attend toujours son romancier qui dira le drame de ses épidémies plus longuement que ne le fait Adrien Rouquette, en passant, dans un poème.

On peut dire que les écrivains orléanais n'ont pas vraiment exploité les sujets que leur ville leur offrait; plutôt se sont-ils attardés au caractère exotique de la Nouvelle-Orléans et à la variété de ses attraits, évitant ainsi de sonder les ressources de son âme et de son coeur.

Certes, en décrivant les différents aspects de la physionomie de la ville, les auteurs l'ont fait connaître par le monde entier; de plus, ils ont fait d'elle une sorte de Mecque où des individus de tempéraments divers peuvent se diriger pour rendre hommage chacun à son dieu particulier. Mais de tout temps les touristes se sont tournés vers la Nouvelle-Orléans. Les écrivains de l'époque coloniale nous disent qu'ils se rendaient à la ville pour causer, pour retremper un peu dans cette ambiance mondaine un peu trop diluée à travers la si vaste région qu'était autrefois la Louisiane française. Car la Nouvelle-Orléans jouissait à l'époque coloniale d'une civilisation tout à fait remarquable pour un pays de pionniers. Madeleine Hachard, jeune postulante arrivée avec les Ursulines en 1727, en était frappée. Elle écrivait: "Il ne me semble pas être à Mississippi, il y a autant de magnificence et de politesse qu'en France; les étoffes d'or et de velours y sont communes, quoique trois fois plus chères qu'à Rouen."

Que ce fût pour causer ou pour marchander, les voyageurs y arrivaient; et les embarcations de tous genres, à fond plat, à voile, plus tard à vapeur, qui descendaient le Mississippi déposaient ces voyageurs sur les berges boueuses ou poussiéreuses (selon les saisons) qui bordaient la ville. "La plus belle et la plus pittoresque vieille ville de toute l'Amérique du Nord,", écrivait d'elle Lafcadio Hearn il y a quatre-vingts ans, et il poursuivait, "Peu nombreux sont ceux qui la visitent pour la première fois sans délices et la quittent sans regret. Personne qui aura subi une seule fois l'influence de son étrange attrait ne saura jamais s'en défaire." Lafcadio Hearn fut un des admirateurs les plus ardents de la Nouvelle-Orléans et pour goûter la saveur de ce qu'était il y a quatre-vingts ans la Nouvelle-Orléans on ne saurait mieux faire que de relire les *Creole Sketches* de Hearn, esquisses parues dans *l'Item* où, au fur et à mesure, il notait les impressions que la Nouvelle-Orléans lui fournissait.

Quelle curieuse personnalité que Lafcadio Hearn, bizarre et timide, avec son pauvre oeil myope énormément saillant, mais quelle âme romanesque, s'attachant avec ferveur aux personnes et aux lieux, puis brisant les amitiés et les liens sans raison, laissant les amis dépités, tel Adrien Rouquette qui lui avait fourni des renseignements considérables sur le patois nègre.

D'autres amitiés ont duré plus longuement. Combien ne donnerait-on pas, par exemple, pour savoir le sujet des longs entretiens entre Hearn et le docteur Matas, entretiens où Hearn se

révélait, sans doute; mais le docteur Matas, jugeant qu'il recevait ces confidences en qualité de médecin, ne les trahit jamais et les emporta avec lui dans l'éternité.

Il faut noter les noms de trois femmes parmi les amis de Hearn à la Nouvelle-Orléans, Léona Queyrouze, Elizabeth Bisland (Mrs. C. C. Wetmore), et Mrs. Courtney. Léona Queyrouze entama une amitié littéraire avec Hearn en lui envoyant de ses vers à critiquer. Après le départ de Hearn pour le Japon, elle lui dédia en 1894 son poème "Fantôme d'Occident" avec l'espoir de faire revivre peut-être dans l'âme du grand romantique le souvenir de leur amitié. Elle ne l'oublia pas puisqu'elle publia sous le nom de Léona Queyrouze Barel en 1933 ses souvenirs personnels de Lafcadio Hearn.

Elizabeth Bisland, collègue de Hearn au *Times-Democrat*, porta à Hearn une vive amitié et eut l'occasion non seulement de bien le connaître mais aussi de l'apprécier à sa juste valeur littéraire. En effet elle fit paraître en 1906 une édition des lettres de Hearn avec biographie, et une édition des lettres japonaises de Hearn en 1910. Hearn parle d'elle comme un poète de grand mérite. Elle a de l'importance non seulement à cause de son association avec Hearn, mais aussi par sa propre personnalité. Elle est d'abord une des premières femmes journalistes à la Nouvelle-Orléans et ce fut elle qui reçut l'offre en 1889 du magazine *Cosmopolitan* de faire en journaliste le tour du monde, offre qu'elle accepta, remportant le record sur Phileas Fogg, puisque son voyage à elle ne dura que soixante-seize jours. Cette jeune femme bien élevée, née sur la plantation Fairfax en Louisiane, dut posséder une âme intrépide pour entreprendre un tel voyage à telle date. Il n'est pas étonnant qu'elle ait plu à l'âme romanesque de Lafcadio Hearn.

Bien plus humble de naissance et d'éducation fut Mrs. Courtney qui tenait la pension où logeait Lafcadio Hearn dans les dernières années de son séjour à la Nouvelle-Orléans. Femme de grand coeur, elle se montra pleine de bonté et d'attentions pour lui. Lorsqu'il s'absentait de la ville, Hearn écrivait à Mrs. Courtney. Ces lettres avec le journal qu'il laissa entre ses mains sont devenus de précieux matériaux pour les biographes de Hearn.

D'autres personnalités avaient précédé Hearn à la Nouvelle-Orléans. Parmi celles-ci, Walt Whitman et son frère cadet, Jeff. Whitman se promenait inlassablement dans les rues du Vieux

Carré se réjouissant des scènes variées qu'elles offraient à sa vue. Il regretta plus tard n'avoir pas approfondi ses connaissances des éléments français et espagnol de la population puisqu'il considérait leur apport de grande importance dans la formation d'une Amérique individuelle. Whitman s'engagea dans des aventures d'un ordre personnel; il eut un fils à la Nouvelle-Orléans mais ne dit jamais le nom de la mère. Un poème nostalgique, "I Saw in Louisiana a Live Oak Growing," marque son passage à la Nouvelle-Orléans ainsi que ses impressions d'hommes et de lieux insérées dans *Excerpts from a Traveller's Notebook.*

Samuel Clemens descendit et remonta à plusieurs reprises le Mississippi comme pilote de son bateau à vapeur. Trop américain pour ne pas sentir battre le rythme de l'énergie américaine dans cette terre alluviale du croissant, il a voulu se rappeler ses contacts avec elle et avec le grand fleuve qui la longeait de si loin. C'est pour cela qu'il mit comme signature à ses oeuvres la phrase qu'il avait entendu répéter maintes fois au cours des sondages du Mississippi, "Mark Twain."

La littérature orléanaise de la première moitié du 19e siècle est dominée par las écrivains de langue française. Tout un groupe d'écrivains se lancent dans tous les genres avec confiance et enthousiasme. Trop nombreux pour être signalés par leurs noms, ils doivent compter dans l'histoire de la littérature américaine, bien qu'ignorés en général par la critique de langue anglaise. Ce sont pour la plupart de bons écrivains, maniant bien la langue française, faisant preuve de loyauté littéraire envers l'ancienne patrie. Mais en prenant comme modèles les écrivains français de l'époque, ils se refusaient l'occasion de créer une littérature vraiment indigène. Un seul pourtant, Adrien Rouquette, se détache du groupe, comme ayant une mission particulière. C'est lui qui tâchera d'être à la Nouvelle-Orléans non pas le poète français, ni le poète créole, mais le poète américain de la Louisiane. Et il s'efforcera de réaliser cette mission en développant son talent ainsi que sa propre individualité.

Inutile de répéter la vie pittoresque d'Adrien Rouquette et de ses frères. Vrais romantiques louisianais, ils tournèrent le dos à la ville et se plongèrent dans les forêts de St. Tammany. Ce souffle de romantisme américain anime les poésies des deux frères Dominique et Adrien Rouquette. Dans l'effort que fit Adrien Rouquette pour se lier par correspondance avec les poètes américains du Nord des Etats-Unis, on peut voir les débuts d'une littéra-

ture qui serait à la fois orléanaise, louisianaise, et américaine. Malheureusement, les Rouquette ne fondèrent pas d'école et n'eurent point de disciples.

Après la guerre de Sécession, les écrivains en langue française se font de plus en plus rares. La Nouvelle-Orléans d'après-guerre doit s'adapter à des conditions nouvelles et ce qui chez elle était naturel deviendra rare et exotique. Si l'on doit se réjouir de ce changement ou s'en lamenter est discutable, mais le fait est que les maux littéraires de cette région datent de l'époque inaugurée par George Washington Cable où il exploite dans ses oeuvres la couleur locale de la Nouvelle-Orléans.

George Washington Cable, né à la Nouvelle-Orléans de parents originaires de la Nouvelle-Angleterre, resta toute sa vie le puritain. Marqué d'une haute gravité de but jointe à une passion de réformateur, ni le fait de sa naissance à la Nouvelle-Orléans, ni sa jeunesse passée dans la ville créole ne semblent avoir influé sur son tempérament. Cable n'a jamais entièrement connu les Créoles, pas plus que les Créoles ne l'aient entièrement compris. Il était anathème parmi eux. Le jugement des Orléanais d'aujourd'hui est plus juste envers Cable. Il est, sans aucun doute, celui des auteurs orléanais qui a atteint le plus haut degré d'excellence dans son genre.

Cependant Cable est coupable de deux erreurs capitales dans ses oeuvres. En premier lieu, le Créole que Cable présente à ses lecteurs n'est qu'un seul genre de Créole; il se peut qu'il soit le seul que Cable ait connu à l'époque où il composait ses livres, mais on refuse de tomber d'accord avec Cable lorsqu'il déclare que le Créole est obstiné, coléreux, inintelligent et illettré; et que la Créole est un être intrigant, superstitieux, complètement dépourvu d'éducation. Voilà l'impression générale qu'en donne Cable.

Cette impression il la crée de deux façons; d'abord par le choix du dialecte ou patois qu'il met sur les lèvres de ses Créoles. Il aurait voulu traduire pour ses lecteurs l'effet de l'accent français sur l'anglais des Créoles, il eût pu le faire sans affubler ses personnages d'un patois d'illettré, à donner offense quelle que fût la langue imitée.

En second lieu, en appuvant sur l'influence possible du vaudouisme sur la population Créole, il semble vouloir faire croire que tous les Créoles, hommes comme femmes avaient recours aux

charmes et à la magie dans le règlement de leurs affaires de nature personnelle ou autre.

Ces exceptions à part, dans son roman *The Grandissimes,* roman qui souleva l'indignation des Créoles, Cable met à jour quelques-uns des problèmes fondamentaux de la vie à la Nouvelle-Orléans; il le fait avec une telle force, qu'on ne saurait en nier l'authenticité; il ne reste qu'à regretter les moyens dont il s'est servi pour les discuter.

Le meilleur compte rendu du roman de Cable est celui de Lafcadio Hearn paru dans *l'Item* du 27 septembre, 1880. Il y nomme les *Grandissimes* "cette curieuse, sinistre, puissante et pathétique histoire . . . la fiction la plus remarquable à voir jour dans le Sud". Il est probable qu'à cette époque Hearn avait raison. Le roman d'Alfred Mercier devait suivre quelques années plus tard, en 1888, mais *L'Habitation de St. Ybars.* portrait réaliste d'une plantation en Louisiane à l'apogée de la civilisation riveraine, reste à peu près inconnue puisque Mercier l'avait écrite en français. Hearn poursuit sa critique, "C'est un rêve qui n'est pas entièrement un rêve, un conte qui n'est qu'un demi-conte, une série de tableaux tracés dans un certain sens par le crayon d'un impressioniste, mais qui portent une terrible ressemblance à de terribles réalités."

Il n'y a rien à ajouter à cette critique pénétrante, rien sauf de dire que lorsqu'on parcourt les oeuvres écrites en protestation contre Cable, oeuvres comme celles de Miss Grace King, par exemple, on ne peut se garder de penser que les gracieux petits récits de Miss King qui repoussent d'un geste aussi délicat que celui d'un éventail dans la main d'une jeune fille, "les terribles réalités," sont, eux aussi, des demi-rêves, des demi-vérités.

C'est plus ou moins le cas de toutes les oeuvres composées à la Nouvelle-Orléans sur la Nouvelle-Orléans. "La fabuleuse Nouvelle-Orléans" un des auteurs les plus doués la nomme, et pour la rendre encore plus fabuleuse, il tisse en paroles enchanteresses des récits délicieux de la ville qu'il aime tant décrire. Lyle Saxon est sans rival dans ce domaine. Ses claires images évoquent une Nouvelle-Orléans magique à laquelle il a donné une solide fondation historique dans le beau travail fait par la W.P.A. sous sa direction pour établir un guide authentique de la Nouvelle-Orléans.

Sans doute, le plus fécond des auteurs orléanais est Harnett Kane. Mettant à profit son talent et son expérience de reporter,

dans sa série de volumes sur la région, livres de description, d'histoire, de politique, biographies romancées, il écrit de sa plume de journaliste dans un style vif et imagé. Puisque le cercle de ses lecteurs est fort étendu, il se fait aussi une sorte d'ambassadeur de bonne volonté, et tout en parlant de ses livres à des groupes de tous genres, il proclame aux Etats-Unis et à l'étranger les attraits incomparables de sa ville de naissance.

Un écrivain plus discret, plus timide, fut le regretté Robert Tallant. Lui aussi aimait la Nouvelle-Orléans et en présenta quelques côtés tantôt dans un style plein d'esprit, tantôt dans un style chargé de tristesse et de déception. Dans le roman *Angel in the Wardrobe* les névrosés qu'il présente comme personnages semblent tourner dans un cercle vicieux sans trop savoir où ils vont, ni même pourquoi ils existent.

Lafcadio Hearn posait la question suivante en parlant de Cable: "Cette étrange Nouvelle-Orléans qu'évoque la baguette de Cable est-ce vraiment notre Nouvelle-Orléans?" Et répondant à sa propre question, il poursuit: "Ce l'est, et c'est cependant quelque chose de plus." Quant aux personnages, Hearn pense: "Nous les avons vus et nous ne les avons pas vus." Ce qui n'est que réitérer, "demi-vérité, demi-rêve."

Nous aussi, nous avons le droit de demander à nos auteurs quels sont ces personnages figurant dans leurs oeuvres. Où habitent-ils? Les avons-nous vraiment connus et fréquentés? Ne sont-ils pas plutôt des portraits fragmentaires présentés chacun comme un aspect seulement de la Nouvelle-Orléans telle qu'elle paraît en détail à chaque individu qui la contemple?

Quant à ces oeuvres, pièces de théâtre ou romans, où figure la Nouvelle-Orléans comme sujet ou comme fond, où l'on voit de pauvres êtres malades, victimes soit du vice, des narcotiques, du péché, de la passion, ou d'un arrêt de développement intellectuel ou physique, on a le droit de ne pas les accepter comme représentant un lieu spécial ou une population particulière, puisque de tels malheureux se trouvent toujours là où l'humanité se trouve entassée dans la pauvreté et la détresse. Par conséquent, si les habitants du quartier où passait le tramway Desire refuse de se retrouver parmi les personnages de la pièce *A Street Car Named Desire,* il faut avouer qu'ils ont pleinement raison.

Par opposition à ces "impressionistes", dira-t-on, se trouvent les écrivains consciencieux qui amassent à grand-peine un tas de

faits dont seront tirés un *Dinner at Antoine's* ou un *Crescent Carnival:* documentation fort louable mais qui écrase sous son poids l'allure du récit qu'elle devait fournir. Une documentation mêlée d'imagination affectueuse produira *Angel of the Delta,* histoire de Margaret Haughery, bienfaitrice irlandaise d'autrefois; mais là encore l'auteur se trouve entravé. Car on ne peut jouer impunément avec la vérité, tandis qu'un être fictif peut agir à sa guise dans le cadre que lui indique l'auteur. Le grand talent de Walter Scott a été de reconnaître ce fait. Jamais dans ses romans historiques ne permet-il au vrai personnage historique d'en devenir le protagoniste.

On a souvent entendu dire qu'en Amérique à cause des distances séparant les milieux littéraires, l'écrivain souffre d'isolement. C'est justement pour surmonter ce désavantage qu'Adrien Rouquette s'efforçait de nouer des relations avec d'autres écrivains américains dans le Nord. Dans la période française à la Nouvelle-Orléans les auteurs jouissaient d'une certaine camaraderie littéraire, dérivant du fait qu'ils appartenaient plus ou moins aux mêmes groupements économiques et mondains.

Ce n'est que bien plus tard, en 1921, que le besoin d'association littéraire devint si impérieux, qu'un groupe de jeunes esprits, lancèrent un journal littéraire *The Double Dealer* pour encourager les talents et créer une atmosphère propre à la production d'oeuvres de mérite.

Comme toute revue d'avant-garde, la vie du *Double Dealer* fut éphémère. Les lanceurs, Julius Friend, Basil Thompson, John McClure, Albert Goldstein, et Lillian Marcus luttèrent noblement pour sauver leur revue, mais après cinq années d'activité, *The Double Dealer* dut se rendre. Cependant entre les pages de la petite revue se trouvent insérés des noms devenus célèbres en Amérique, tels Ernest Hemingway, Thornton Wilder, Robert Penn Warren, Hamilton Basso, Sherwood Anderson, Amy Lowell, Elinor Wiley, Hilda Doolittle, Howard Mumford Jones, William Faulkner; et ailleurs, Llewelyn Powys, Arthur Symons, Padraic Colum, Lord Dunsany.

Les lanceurs eux-mêmes fournissaient des oeuvres de mérite. Il faut citer surtout Basil Thompson, mort trop jeune, et John McClure, poète distingué et fin critique.

Il serait bon de faire revivre à la Nouvelle-Orléans un movement littéraire tel que *The Double Dealer* ne serait-ce que pour l'association littéraire qu'il fournirait aux débutants, l'enthou-

siasme qu'il provoquerait, et la publication qu'il faciliterait; et qui sait combien de vrais talents se manifesteraient.

De nombreux notables en littérature se sont attardés à la Nouvelle-Orléans pris par l'attrait engageant dont parlait Hearn, et y sont restés assez longtemps pour y composer leurs oeuvres. Roark Bradford y composa son *Ol' Man Adam an' his Chillun,* oeuvre qui servit de base à Marc Connelly pour sa belle moralité religieuse *Green Pastures.* William March conçut ici *The Bad Seed,* terrifiante histoire d'anormalité criminelle chez un enfant, dans une paisible petite maison peinte en rose et gris-vert rue Dumaine. Cela paraît paradoxal, mais non pas à la Nouvelle-Orléans, ville de paradoxes.

Ce serait une impossiblité d'énumérer la longue liste d'écrivains qui ont puisé dans la riche source de matériaux que leur offrait la Nouvelle-Orléans pour en faire des oeuvres de valeur.

Des noms féminins réclament une mention; ce sont Flo Field, Helen Pitkin Schertz, Fanny Heaslip Lea, Gwen Bristow, Virginia Abaunza; remontant plus loin il y a Mollie Moore Davis, Mary Ashley Townsend, Ruth McEnery Stuart, Pearl Rivers (Mrs. Nicholson), Catherine Cole, Dorothy Dix, Cecilia Viets Jamison, auteur de livres d'enfants sur un fond authentiquement orléanais. Il y aurait d'autres noms d'Orléanais à noter: Charles Gayarré, Thomas Bailey Aldrich, Henri Castellanos, Robert Emmet Kennedy, E. P. O'Donnell, Elma Godchaux, par exemple; et les nomes de visiteurs distingués, tels que Eugene Field, O'Henry, Carl Carmer, Harris Dickson, parmi bien d'autres encore.

Ce rapide aperçu suffit pour affirmer qu'il ne manque ni les matériaux ni le talent à la Nouvelle-Orléans. Ce qu'il lui faut c'est le romancier orléanais; c'est-à-dire le romancier qui se nourrira de tout ce qui forme la physionomie de cette nouvelle grande ville américaine en se rappelant tout ce qui forma l'ancienne ville créole, qui méditera dans son âme les grands problèmes humains toujours présents, à toute époque, en tout lieu, pour les discuter loyalement du point de vue particulier que la Nouvelle-Orléans lui aura fourni. Il devra faire cela par le moyen de personnages que lui créera, mais qui eux, dans leur propre élan, raconteront leurs propres histoires.

La Nouvelle-Orléans touristique doit aujourd'hui faire place à la Nouvelle-Orléans littéraire. L'atmosphère est chargée de possibilités, le talent existe. Ce qu'ont accompli les écrivains dans le passé permet l'assurance d'une pleine réalisation dans l'avenir.

La Phonologie et les études des parlers franco-louisianais

JOHN J. GUILBEAU

La phonologie, telle qu'elle s'est développée au cours du dernier quart de siècle, nous apporte une méthode de la plus grande utilité pour les études de dialectologie. Jusqu'ici, nous n'avons pour les parlers franco-louisianais aucune étude publiée qui ait été faite d'après cette discipline. Comme tentative préliminaire dans ce domaine, nous nous proposons d'analyser du point de vue de la phonologie quelques aspects d'un de ces parlers, l'acadien-Louisianais de la paroisse Lafourche.

Avant d'aborder l'analyse de la langue, il importe de donner quelques précisions sur la région et sur l'état actuel du parler français des habitants.

Situé dans le sud de la Louisiane, le bayou Lafourche, de Donaldsonville sur la rive droite du Mississippi au golfe du Mexique, a un cours d'une centaine de milles. Chaque rive de ce bayou est bordée d'une bande de terre habitable, limitée d'un côté par le bayou, et de l'autre par des terrains marécageux. La paroisse Lafourche comprend les deux tiers sud de cette région.

Administrativement, la paroisse est divisée en sept petites villes ou villages. A vrai dire, sauf pour quelques milles de terrains marécageux dans sa partie sud près du golfe, elle est habitée de toute sa longueur de façon ininterrompue. Les maisons, les unes à côté des autres, font face à la route, qui côtoie le bayou. Chaque maison a son étendue de terre habitable ou arable qui se projette derrière jusqu'au marécage. L'agriculture dans la partie nord, où la bande de terre entre le bayou et le marécage est assez large, et la pêche dans la partie sud, où les terrains sont trop étroits pour permettre la culture, ont été les principales occupations de la paroisse.

Les habitants sont d'origines diverses. La région de Lafourche est colonisée de façon permanente par des Français et Créoles en petit nombre vers le milieu du dix-huitième siècle. Puis viennent s'y établir: à partir de 1755 et surtout de 1765 à 1766, des Acadiens venant des colonies anglaises de l'Amérique du Nord et des colonies françaises des Indes occidentales; en 1778, des Espagnols

des îles Canaries; en 1785, un autre groupe d'Acadiens en nombre important, venant de France, où ils avaient vécu pendant une vingtaine d'années; enfin, au dix-neuvième siècle, en petit nombre, des Anglo-Saxons, des Créoles, des Français, des Italiens, etc.

Une étude d'histoire et de sociologie faite il y a quelques années nous montre un groupe foncièrement français, c'est-à-dire un groupe de Français, de Créoles et surtout d'Acadiens, assimilant des points de vue culture et langue les groupes disparates (Espagnols, Anglo-Saxons et autres) qui viennent s'établir parmi eux au cours des dix-huitième et dix-neuvième siècles.[1] Isolés dès le début dans cette région, ils ont, jusqu'aux premières années du vingtième siècle, peu de contact avec le monde extérieur. Plus récemment, le progrès moderne a atteint la région, qui s'américanise de plus en plus.

Au point de vue de la langue, la population est à peu près bilingue, exceptions faites pour des personnes âgées qui n'ont pas appris l'anglais, de jeunes enfants qui n'ont pas encore appris le français, et des familles de langue anglaise assez récemment établies dans la paroisse.

Avec ces remarques préliminaires, nous passons à une esquisse des phonèmes (voyelles, semi-voyelles et consonnes) du parler français de cette région et des variantes phonétiques principales de ceux-ci.[2]

Pour les voyelles nous avons établi les phonèmes suivants: /i é a o u ü oe e/, voyelles orales, et /â ô ê ôe/, voyelles nasales. Nous étudions ailleurs deux autres phonèmes qu'il faut ajouter à ce système pour un petit nombre de mots anglais qui sont entrés dans le parler.[3]

Ces phonèmes avec leurs variantes phonétiques sont les suivants:[4]

1. T. Lynn Smith and Vernon J. Parenton, "Acculturation among the Louisiana French," *The American Journal of Sociology,* XLIV (November, 1938), 357.

2. L'analyse est basée sur des éléments recueillis pendant la période qui s'étend de 1945 à 1950. Les informateurs (cultivateurs et pêcheurs) représentent un niveau social assez homogène.

3. Les caractères d'imprimerie nous faisant défaut, nous avons dû renoncer à l'emploi des signes phonétiques pour indiquer la valeur des sons que nous discutons dans cet exposé. Nous les indiquons par les termes *i* fermé, *i* ouvert, etc. Pour la même raison nous avons dû faire quelques modifications dans l'alphabet phonologique qui est en usage général dans ce genre d'étude.

4. Partout dans cette esquisse, la transcription phonologique est placée entre barres et la définition (en orthographe ordinaire) entre guillemets. Ainsi, /vit/ "vite" indique: le mot du parler en transcription phonologique qui veut dire "vite".

/i u ü/

On note pour chacun de ces phonèmes deux variantes principales: *i, u, ü* fermées (les sons de "i", "ou" et "u" dans "lit", "loup", "lu") et *i, u, ü* ouverts (les sons de "i", "oo" et "ü" dans les mots anglais "bit" et "book" et dans l'allemand "müssen"). La répartition de ces variantes se fait de la façon suivante. C'est la variante fermée en syllabe ouverte. Ainsi on prononce /si/ "si" avec *i* fermé; /su/ "sous", avec *u* fermé; /sü/ "sur", avec *ü* fermé. Par contre, dans une syllabe fermée on a, suivant les individus, voyelle ouverte ou fermée. Ainsi dans la région, on entend parfois *i* fermé, parfois *i* ouvert dans les mots comme /vit/ "vite", /zirte/ "chose dégoûtante"; *u* fermé et *u* ouvert dans /but/ "bout", /jurné/ "journée"; *ü* fermé et *ü* ouvert dans /büt/ "but", /fürté/ "fureter".

/é/

Ce phonème a comme variantes principales: *é* fermé (le son de "e" dans "école"), *é* ouvert (le son de "e" dans "belle"), et *é* très ouvert (le son de "a" dans le mot anglais "hat" et même, chez certains individus, le son du "a" bien antérieur du français "Paris"). Ces variantes sont réparties de la façon suivante:

/é/ suivi de /r/ quand celui-ci termine la syllabe (comme dans les mots /pér/ "père" et /pérdü/ "perdu") se réalise comme *é* très ouvert. C'est la prononciation la plus répandue dans toute la région. Toutefois, nous avons relevé chez quelques informateurs pour cette catégorie de mots un *é* ouvert, et même, chez un petit nombre, un *é* fermé.

Quand /é/ termine la syllabe et est suivi de /r/ dans la syllabe suivante (comme dans /opéré/ "opérer", il se réalise, suivant les individus, comme *é* très ouvert, *é* ouvert ou *é* fermé.

Ailleurs, c'est-à-dire non suivi de /r/, il se réalise comme *é* fermé en syllabe ouverte (/été/ "été", /ékuté/ "écouter") et comme *é* ouvert ou fermé, suivant les individus, en syllabe fermée: /bét/ "bête", /bél/ "belle".

/a/

Les variantes principales sont: *a* central (timbre intermédiare entre *a* antérieur du français "patte" et *a* postérieur du français "pâte"), *a* postérieur (comme celui du français "pâte" et même, chez certains individus, un *a* qui porte vers le timbre du *o* ouvert

de "botte", comme dans le parler vulgaire des faubourgs parisiens), enfin *a* neutre (une variation qui tend vers un timbre neutre, a peu près celui de "a" dans le mot anglais "sofa"). Ces variantes alternent librement dans le parler de la région. Les mots /pa/ "pas", /sa/ "ça", /pat/ "patte" et "pâte", /tab/ "table", /bwa/ "bois", /bwat/ "boîte", etc. se prononcent, suivant les individus, avec *a* central ou *a* postérieur. Tout au plus, on observe chez certains sujets une tendance à prononcer les *a* en syllabe ouverte (comme /pa/, /sa/, etc.) et les mots en /wa/ partout (comme /bwa/, /bwat/, /gwalâ/ "goéland", etc.) avec *a* postérieur; la nuance *a* qui porte vers *o* ouvert ne se trouve que dans ces catégories de mots. La variante *a* neutre se trouve chez certains individus en syllabe inaccentuée (comme dans la première syllabe de /patat/ "pomme de terre").

/o/

Les deux variantes principales sont: *o* fermé (le son de "o" dans "mot") et *o* ouvert (le son de "o" dans "port"), réparties de la façon suivante:

En syllabe finale de mot, c'est *o* fermé quand la syllabe est ouverte (/fo/ "faux", /mo/ "mot") et *o* ouvert quand la syllabe est fermée (/fot/ "faute", /mot/ "motte").

En syllabe non finale, c'est *o* fermé quand la consonne /r/ ne termine pas la syllabe (/koté/ "côté", /profésoer/ "professeur", /dékolté/ "décolleté", /dékoré/ "décorer") et *o* fermé ou ouvert, suivant les individus, quand /r/ termine la syllabe. Ainsi, /portré/ "portrait" se prononce avec *o* fermé ou ouvert suivant les individus.

Il y a deux variantes: *oe* fermé (le son de "eu" dans "peu") et *oe* ouvert (le son de "eu" dans "peur"), réparties de la façon suivante:

/oe/ suivivi de /r/ se réalise comme *oe* ouvert en syllabe finale de mot (/poer/ "peur") et comme *oe* ouvert ou fermé, suivant les individus, en syllabe non finale (/ploeré/ "pleurer", /oerté/ "heurter").

Non suivi de /r/, il se réalise comme *oe* fermé en syllabe ouverte (/poe/ "peu", /joedi/ "jeudi") et comme *oe* plus ou moins fermé ou plus ou moins ouvert, suivant les individus, en syllabe fermée (/voev/ "veuf" et "veuve", /soelmâ/ "seulement").

/e/

Il se réalise à peu près comme "e" dans "retour", ou, plus précisément, c'est une variation moins intense de *oe* fermé. C'est une voyelle instable dans le sens qu'elle tombe ou qu'elle se prononce suivant le groupement des phonèmes qui l'environnent. Son fonctionnement est trop compliqué pour qu'il en soit question ici dans tous ses détails. Il suffira d'indiquer qu'en général elle se prononce quand, dans un mot ou une phrase, elle est précédée de deux consonnes ou plus, et elle est susceptible de tomber, et en effet tombe généralement, quand elle est précédée d'une seule consonne. Ainsi, elle se prononce dans /pur le garsô/ "pour le garçon" où /e/ est précédé des deux consonnes /rl/, et elle tombe généralement dans /sâ l(e) garsô/ "sans le garçon" où /e/ est précédé de la seule consonne /l/).

/â ô ê ôe/

En ce qui concerne les voyelles nasales, il faut tenir compte du fait que toute voyelle dans le voisinage d'une consonne nasale est susceptible d'être nasalisée partiellement ou entièrement. Ainsi dans les mots /lim/ "lime", /gun/ "gourmand", /lün/ "lune", la voyelle se prononce indifféremment avec ou sans nasalisation. La nasalisation dans ces cas n'a aucune valeur significative. Dans les cas autres que ceux-ci, on a pour le parler de la région les phonèmes /â ô ê ôe/ qui s'opposent les uns aux autres (/alâ/ "allant", /alô/ "allons", /alê/ "allain", /alôe/ "alun") et aux voyelles orales (/ba/ "bas" et /bâ/ "banc", /bo/ "beau" et /bô/ "bon", /bé/ "baie" et /bê/ "bain", /joe/ "jeu" et /jôe/ "juin"). Toutefois, le système personnel de beaucoup de sujets ne comporte pas de voyelle nasale /ôe/; ils y substituent partout la voyelle /ê/.

Pour leurs valeurs phonétiques, /â/ est un *a* central, parfois un *a* neutre, nasalisé; /ô/, *o* ouvert nasalisé /ê/, *e* ouvert nasalisê; /ôe/) *oe* ouvert nasalisé.

Nous avons déjà remarqué que la population de la région est en général plus ou moins bilingue. Il arrive très souvent qu'en

parlant français ils y interposent des expressions ou des mots anglais, prononcés à l'anglaise. Par exemple: "Il a *find out* que le *typewriter* coûtait trop cher." Ces formes n'entrent pas dans le système du parler français. Par contre, beaucoup de mots provenant de l'anglais se sont intégrés au parler en s'accommodant parfaitement au système vocalique que nous avons esquissé. Ce sont des mots tels que "bargain", "gambler", "(automobile) tire", etc. qui se sont francisés en /ba'gin/, /gê'bloer/, /'tay/, etc. Toutefois, deux catégories de mots font exception.

La première catégorie comprend un petit nombre de mots comme "bag", "cap"," back", etc. En se francisant, ces mots ont gardé le timbre de la voyelle anglaise (*e* très ouvert), qui, lorsqu'elle n'est pas suivi de /r/, s'oppose aux autres voyelles, notamment à /a/ (/bag/ "bague") et à /é/ (/bég/ "bègue"). Il faut donc ajouter cette voyelle au système vocalique. Le signe qui représente ce son dans l'alphabet de l'Association Phonétique Internationale conviendrait parfaitement.

La deuxième catégorie comprend un très petit nombre de mots (comme "load" et "stove") avec *o* fermé (diphtongué en anglais) en syllabe fermée à la finale de mot. En se francisant, ils ont gardé, en réduisant la diphtongue, le timbre *o* fermé de la voyelle anglaise. Pour se conformer au système du parler, cette voyelle aurait dû prendre le timbre *o* ouvert. (Voir le phonème /o/ plus haut.) Pour ces mots, il faudrait ajouter un signe pour *o* fermé; *o* surmonté d'un accent aigu conviendrait.

Dans le parler normal, il n'y a pas d'opposition voyelle brève/voyelle longue. Du point de vue phonologique, il n'y a donc pas lieu de tenir compte de la durée des voyelles.

Les semi-voyelles

Il y en a trois:

/y/ comme "i" dans "bien", "ill" dans "travailler", "il" dans "travail": /byê/, /travayé/, /travay/;

/w/ comme "ou" dans "oui": /wi/;

(*w*/ comme "u" dans "lui": /l*w*i/.

Les Consonnes

Pour les consonnes, nous avons établi les phonèmes suivants: (p b t d k g f v s z ç j l m n ñ r h '). Nous étudions ailleurs la consonne représentée par la graphie "ng" dans les mots anglais "meeting", "ceiling", "spring" qui sont entrés dans le parler.

Les phonèmes /p b t d k f v s z m n l h/ ne présentent aucune particularité; ils ont la valeur générale représentée par ces signes dans les alphabets phonétiques.

/r/ est un *r* apical, c'est-à-dire prononcé comme "r" dans le mot espagnol "pero".

/g/ a deux variantes. Partout où il est précédé d'une voyelle nasale et qu'il termine la syllabe, il se réalise comme "ng" dans le mot anglais "sang": /lâg/ "langue", /lôg/ "longue"; partout ailleurs, comme "g" dans "garçon": /gu/ "goût", /lâgir/ "languir", /lôgoer/ "longueur", /nég/ "nègre".

/ç/ se réalise, en général, comme "ch" dans "chanter": !ça/ "chat", /kuçé/ "coucher", /vaç/ "vache". Il existe aussi dans le parler de beaucoup d'individus une variante qui consiste dans une friction glottale (comme le "h" anglais) accompagnée d'une légère articulation labio-dentale (comme "f" dans "fait", mais plus ou moins légèrement articulé suivant les individus).

/j/ se réalise en général comme "j" dans "juge": /jâm/ "jambe", /mâjé/ "manger", /mâj/ "mange". Comme pour /ç/, il existe une variante individuelle qui consiste dans une friction glottale accompagnée d'une légère articulation labio-dentale (comme "v" dans "va" mais plus ou moins légèrement articulé suivant les individus).

/ñ/ se réalise généralement comme *y* nasalisé. Nous avons relevé la variante *n* palatal (le son de "gn" dans "agneau") dans le parler de quelques vieillards seulement. Ainsi dans /kôpâñi/ "compagnie", /ñ/ est généralement *y* nasalisé, rarement *n* palatal.

/'/ indique voyelle couverte. Il fonctionne comme une consonne en ce qu'il empêche l'élision et la liaison. Ainsi, pour /'ôz/ "onze" (avec voyelle couverte), nous avons /le 'ôz/ "le onze" et /lé 'ôz/ "les onze", qu'on peut comparer avec /ôs/

"once", avec voyelle nue, qui entraîne l'élision (/l ôs/ "l'once") et la liaison (/léz ôs/ "les onces"). On peut comparer aussi /'*w*it/ "huit" et /l *w*it/ "huître": /le ' *w*it/ "le huit", /lé *w*it/ "les huit" et /l *w*it/ "l'huître", /léz *w*it/ "les huîtres". Toutefois, si dans leur système personnel certains individus ont /'/ pour ce genre de mots et /h/ pour les mots comme /ho/ "haut", /hôt/ "honte", il y en a bien d'autres qui n'ont que /'/ pour les deux catégories de mots.

Quelques mots anglais en "ing" ("meeting", "ceiling", "spring") se sont intégrés au parler en gardant leur consonne finale anglaise telle quelle. Pour ces mots nous devons ajouter un autre signe. Celui de l'Association Phonétique Internationale conviendrait parfaitement.

Du point de vue phonétique, le son représenté par la graphie "ch" dans le mot anglais "chin" et celui qui est représenté par la graphie "j" dans le mot anglais "jet" sont des affriqués. Chacun peut être analysé du point de vue phonologique comme phonème simple ou comme série de deux phonèmes selon son fonctionement dans une langue. Dans le parler de Lafourche, ces sons, pour des raisons auxquelles nous n'avons pas à nous arrêter ici, se laissent plus facilement classer comme série de deux phonémes, et nous les écrivons /tç/ et /dj/: /tçoe/ "queue", /djoel/ "gueule".

A part les variantes que nous avons signalées plus haut, il existe dans le parler des alternances de phonèmes dans des formes variantes du même mot. Pour le concept "pleurésie", par exemple, nous avons les formes /pürézi/ et /pürizi/ (alternance de /é/ avec /i/). On en relève dans le vocabulaire du parler un très grand nombre. Une liste complète de ces alternances dépasserait de beaucoup le cadre de cet exposé; aussi nous n'en citons que quelques cas à titre d'exemple:

/é/ avec /i/ dans beaucoup de mots: /lézar/ — /lizar/ "lézard", /lésiv/—/lisiv/ "lessive", /déspüté/—/dispüté/ "disputer", etc.

/i/ avec /ü/ dans beaucoup de mots: /tiyo/—/tüyo/ "tuyau", /fizi/—/füzi/ "fusil", /siflé/—/süflé/ "siffler", etc.

/a/ avec /é/ dans beaucoup de mots: /çarbô/—/çérbô/ "charbon", /çarité/—/çérité/ "charité", /al/—/él/ "elle", etc.

/wa/ (quand il est suivi d'une consonne autre que /r/) avec /wé/ dans tous les mots de cette catégorie: /swaté/—/swété/ "souhaiter", /fwat/—/fwét/ "fouet", /mwal/—/mwél/ "moelle", /bwat/—/bwét/ "boîte", etc.

/wê avec /wâ/ dans tous les mots de cette catégorie: /pwêt/—/pwât/ "pointe", /lwê/—/lwâ/ "loin", /fwê/—/fwâ/ "foin", etc.

/ôe/ avec /ê/ partout: /alôe/—/alê/ "alun", /lôedi/—/lêdi/ "lundi", /çakôe/—/çakê/ "chacun", etc.

/b/ avec /m/ dans beaucoup de mots: /kôbyê/—/kômyê/ "combien", /ôblét/—/ômlét/ "omelette", /ékrabuyé/—/ékramuyé/ "écraser", "briser", etc.

/j/ avec /z/ dans beaucoup de mots: /çâjé/—/çâzé/ "changer", /jüj/—/jüz/ "juge", etc.

/k/ (devant voyelle antérieure) avec /tç/ dans quelques mots: /koe/—/tçoe/ "queue", etc.

/ty/ avec /tç/ dans quelques mots: /métyé/—/métçé/ "métier", /ityé/—/pitçé/ "pitié", etc.

/g/ (devant voyelle antérieure) avec /dj/ dans quelques mots: /goel/—/djoel/ "gueule", /gép/—/djép/ "guêpe", etc.

/dy/ avec /dj/ dans quelques mots: /dyaré/—/djaré/ "diarrhée", /dyab/—/djab/ "diable", etc.

Il y a des mots qui présentent trois variantes ou plus, nous n'en citons qu'un exemple. Pour le concept "où" (adverbe relatif), il existe les formes suivantes: /évu, éyu, éu/ (alternance /v/—/y/—zéro), /avu, ayu, au/ (où /a/ alterne avec /é/ de la série précédente), et /u/ (où /e/ et /a/ des séries précédentes alternent avec zéro). Ainsi, dans la région, on a pour ce mot les sept formes /évu, éyu, éu, avu, ayu, au, u/.

A examiner les divers aspects de la langue que nous avons présentés, ce qui paraît à première vue caractériser le parler ce sont les divergences individuelles qui existent dans la répartition des variantes phonétiques et dans le choix des formes variantes du

même mot. S'il est vrai que ce sont là des différences individuelles, c'est-à-dire que dans ses habitudes de prononcer un sujet fait choix d'une variante ou d'une forme à l'exclusion d'une autre ou des autres, on constate que plusieurs variantes ou formes peuvent se retrouver dans le parler d'un même individu. On trouvera bien un sujet qui prononcera avec /wê/ les mots comme /pwêt/, /lwê/, etc.; un autre qui les prononcera avec /wâ/. Mais on relève parfois l'une parfois l'autre de ces formes dans le parler d'un même sujet. Si certains individus prononcent exclusivement avec *j* un mot comme /mâje/, il y en a bien d'autres qui prononcent indifféremment avec *j* ou la variante labio-dentale sans même se rendre compte qu'il y a là une différence de prononcer. Il en va de même pour les formes comme /fizi, füzi/, /éu, éyu, évu/, etc. Disons en passant que ce caractère du parler se fait sentir aussi dans le domaine de la morphologie.

A ne considérer que ces divergences dans la prononciation des membres de la communauté linguistique, on aurait lieu de croire qu'elles pourraient prêter à des confusions entre gens qui "prononcent" différemment. Il n'en est rien. C'est que l'intercompréhension s'effectue sur un plan autre que celui des variantes. Précisons. Que le mot /pir/ soit prononcé avec *i* fermé puis avec i ouvert, les membres de la communauté, seront d'accord pour reconnaître le mot /pir/ "pire", "pis". Si maintenant nous y substituons *é* fermé, ils percevront un nouveau mot, /pér/ "père", qu'ils continueront de percevoir comme tel avec les substitutions *e* ouvert, *e* très ouvert (comme "a" de l'anglais "hat"), *a* antérieur (comme "a" dans "Paris"). Avec la substitution *a* central, ils percevront un nouveau mot, /par/ "part", qui continuera d'être perçu comme tel avec la substitution *a* postérieur. La substitution *o* ouvert apporte un nouveau mot, /por/ "port"; les substitutions *ü* fermé et *u* ouvert, /pur/ "pour"; les substitutions *ü* fermé et *ü* ouvert, /pür/ "pur"; la substitution *oe* ouvert, /poer/ "peur".

Ce qui ressort de tout ceci c'est que les unités /i/, /é/, /a/, etc. ne peuvent être substituées les unes aux autres dans les mots cités plus haut sans qu'il se produise des différences de sens: ce sont des phonèmes. Par contre, dans les mêmes mots, les sons *i* fermé et *i* ouvert peuvent être substitués l'un à l'autre, ainsi que *é* fermé à *é* ouvert, etc., sans apporter de différence dans la signifi-

cation des mots: ce sont des variantes. De ce point de vue, c'est sur le plan des phonèmes que s'effectue l'intercompréhension. L'individu qui ne prononce pas lui-même le mot /pér/ avec *e* fermé ou *a* antérieur pourrait tout au plus trouver ces façons de prononcer bizarres, puisqu'elles ne représentent pas pour lui la norme "correcte", la sienne, mais il n'éprouve aucune difficulté à reconnaître le mot. C'est qu'il a entendu toutes ces variantes dans le parler de la région et a appris à les classer dans son système de phonèmes. D'ailleurs, nous avons vu que ces variantes sont tellement répandues dans la région que plusieurs d'entre elles peuvent se retrouver dans le parler d'un même sujet. Il en va de même pour le grand nombre d'alternances de phonèmes dans des formes variantes d'un même mot. C'est donc sur ce plan général, qui permet la compréhension entre gens ayant des systèmes personnels différents, surout dans la façon dont ils répartissent les variantes et dans le choix qu'ils font des différentes formes variantes du même mot, que nous pouvons parler de l'unité du parler.

Cette unité et ces divergences dans le parler de Lafourche s'expliquent en grande partie, nous semble-t-il, par l'apport linguistique des colonisateurs français, créoles et surtout acadiens, tous parlant une langue qui devait permettre l'intercompréhension, mais chacun y apportant des formes et des habitudes de langue propres à la région de sa provenance. Le mélange de population qui s'est opéré dans la paroisse au cours des années, surtout par les mariages, a amené une distribution de ces formes diverses dans toute la région.

Par ce court exposé, qui ne touche qu'à quelques aspects de la langue, laissant de côté bien des points importants (l'accentuation, les intonations, les modifications qui se produisent dans la phrase, etc.), nous avons surtout voulu faire valoir l'utilité de la méthode phonologique pour les études de dialectologie franco-louisianaise. Vu les divergences individuelles qui caractérisent cette langue, il importe d'étudier pour chaque région le parler d'un grand nombre de sujets. En faisant cela, nous obtenons un amas de faits phonétiques. L'application de la méthode phonologique à ces faits nous permet alors d'en dégager les éléments

significatifs (les phonèmes) et de classer les variantes phonétiques. Ces dernières ne doivent pas être négligées, car elles sont de la plus grande importance dans les études de dialectologie. Les phonèmes ainsi dégagés constituent un alphabet fonctionnel qui nous permet non seulement d'écrire sans ambiguïté ce parler, mais d'en étudier la structure grammaticale qui lui est propre.

Nous rappelons que l'étude que nous présentons ici est basée uniquement sur le parler acadien-louisianais de la paroisse Lafourche et n'est par conséquent valable que pour le parler de cette région. Une étude d'ensemble sur le parler acadien-louisianais serait donc possible après des recherches semblables dans les autres régions où se parle cette langue. Il y aurait intérêt à étudier de ce point de vue les autres parlers franco-louisianais, le créole et le français des Créoles. Espérons qu'il se trouvera des chercheurs pour entreprendre des études de ce genre.

La Fayette

GUY QUONIAM DE SCHOMPRÉ

Il y a deux siècles, le 7 septembre 1757, dans l'âpre et sauvage décor des monts du Velay, les murs épais du Château de Chavagnac entendaient les premiers cris d'un enfant du nom de Marie Joseph Paul Yves Gilbert de Motier, qui devait, moins de vingt ans plus tard, faire tressaillir notre vieux monde assoupi, contribuer à apporter à une jeune nation le flambeau éblouissant de l'indépendance et être appelé par l'Histoire le "soldat de deux patries".

Le jeune de Motier devait bientôt devenir chef du nom et des armes quand, en 1759, son père, le Marquis de La Fayette, colonel de grenadiers, frappé par un boulet anglais, tombait à la tête de son régiment pendant la guerre de Sept Ans à la bataille de Minden.

Sa mère, souffrante, ne put jamais remplacer l'époux disparu, et le jeune La Fayette, dans le château de ses ancêtres, fut donc élevé par sa grand'mère, ses tantes et par un vieux curé de village appelé Foyon, qui eût pu servir de modèle à Jean-Jacques Rousseau pour son vicaire savoyard s'il l'avait connu!

Cependant, comme l'écrit Jacques de Bénac, s'il y reçut les bases d'une éducation qui aurait pu être calquée sur celle de l'*Emile,* Gilbert étouffe dans cette triste demeure seigneuriale dont les sapins du parc gémissent les soirs d'hiver sous les rafales du vent.

Néanmoins, en raison de son milieu, de son rang, de sa famille, le jeune marquis ne pouvait guère choisir qu'une carrière: celle des armes!

En 1771, son grand-père, le comte de la Rivière, l'emmène donc à Paris et le fait entrer dans une école militaire. Il a quatorze ans.

Il en sortira avec le grade de cornette dans les mousquetaires de Sa Majesté le roi Louis XVI. Deux ans plus tard, en 1773, à l'âge de seize ans, le jeune aristocrate passe au régiment des dragons de Noailles avec le grade de sous-lieutenant.

L'année suivante, il épouse, le 11 avril, la seconde fille du duc d'Ayen, Marie Adrienne Françoise de Noailles, qui n'a pas

tout à fait quatorze ans et demi. Comme vous le voyez, au 18e siècle l'on se mariait jeune.

* * *

Il a suivi jusqu'à présent la destinée normale d'un jeune noble, sa famille ainsi que celle de l'épousée espèrent le voir dans un avenir pas trop lointain acheter un régiment, être bien en Cour, et peut-être, qui sait, avec les guerres toujours probables et pour certains souhaitables, devenir Maréchal de France.

Par son rang et par son mariage, il était connu. Par la fortune que lui avait laissée son père, il était riche. Mais c'est par le goût des idées nouvelles, par son désir de les servir, par sa volonté et son caractère qu'il devint célèbre.

L'homme du destin dont je vais maintenant vous parler fut grand non seulement par ses exploits, mais par sa vie de lutte pour les idées qui sont encore celles qui dirigent notre civilisation actuelle.

* * *

En 1776, le jeune marquis était en garnison avec son régiment dans la ville frontière de Metz, et au cours d'un dîner donné en l'honneur du Duc de Gloucester, frère de Sa Majesté britannique, il entendit dans la conversation l'histoire de cette révolution qui commence dans le Nouveau Monde, de ces rebelles qui cherchaient sous les ordres d'un général inconnu, George Washington, la conquête de leur indépendance. Or celui qui parle et qui défend ces rebelles est justement le Duc de Gloucester, prince anglais de la famille de Hanovre.

Ce fut pour lui l'éblouissement. Avec tout l'enthousiasme de sa jeunesse, La Fayette trouve enfin le rêve qui rompra la monotonie des heures creuses de la vie de garnison, qui sera le but de sa vie tout entière.

L'on ne se bat nulle part en Europe. A quelle plus noble cause un gentilhomme peut-il vouer son épée!

Ainsi La Fayette groupe autour de lui de jeunes officiers, et dans des conversations fortement critiquées dans les milieux sclérosés de la Cour de Versailles, il commence à exalter ses camarades et à leur suggérer le départ pour ce Nouveau Monde, où tout semble naître, vivre et prospérer, car là-bas résonnent déjà les échos de la Liberté.

Il prend enfin une décision: celle de rencontrer les grands Américains, Silas Deane puis Benjamin Franklin, diplomates officieux des rebelles à la Cour de Versailles. De ces entrevues, il sort convaincu du rôle qu'il doit jouer. Du reste, Silas Deane fut tellement impressionné par son enthousiasme qu'il lui offrit immédiatement une commission de major général dans l'armée américaine.

La Fayette, pour éviter d'être considéré comme déserteur, se fait porter malade et demande un congé, règle ses affaires, choisit quelques bons camarades qui partiront avec lui, et au début de 1777, signe un contrat en due forme avec Benjamin Franklin. Il s'engage à servir la jeune république "avec tout le zèle possible sans accepter pension ou avantages financiers d'aucun genre".

Le jeune marquis avait acheté et armé en secret un bateau qu'il baptisa du nom prédestiné de "La Victoire", car il a des difficultés avec sa belle-famille. Son beau-père cherchait par tous les moyens à l'empêcher de partir, et l'entourage du Roi le menaçait d'une lettre de cachet, c'est-à-dire d'un séjour à la Bastille.

Ce fut donc après un départ secret et une chevauchée homérique à travers les campagnes françaises avec ses camarades qu'il réussit, à la barbe des dragons du Roi, à traverser la frontière espagnole au sud de Bayonne et enfin à s'embarquer sur son navire dans le petit port espagnol de Los Pasajes le 20 avril 1777.

Ici se place une anecdote plaisante. Pendant sa fuite, la fille d'un maître de poste de Bayonne le reconnut, mais d'après les historiens, il était si bien tourné que cette jeune fille, pleine d'admiration et de sentiments romanesques pour l'aventurier, ne le dénonça pas à ceux qui le poursuivaient . . . L'Histoire est muette sur les suites de cette rencontre!

* * *

Le 3 juin 1777, sept semaines après son embarquement, "La Victoire" arrivait en Caroline du Sud à Charleston, et quelques mois après, la jeune Marquise de La Fayette recevait ces lignes prophétiques que son époux lui avait écrites en mer le 20 mai:

"Le bonheur de l'Amérique est intimement lié au bonheur de l'humanité. Ce pays est destiné à devenir l'asile vénérable de la vertu, de l'unité, de la tolérance, de l'égalité et de la liberté pacifique".

Voilà l'idée de M. de La Fayette quand il aborda les côtes américaines.

En toute hâte, lui et ses compagnons partirent pour Philadelphie où il reçut sa commission de major général. C'est là qu'il se présenta à son chef, à l'homme qui devait par la suite exercer la plus grande influence sur son caractère, sur sa vie, sur sa personne, le général commandant les troupes américaines, le Général George Washington.

La Fayette avait une âme de chevalier, d'aventurier, de croisé. Comme on disait à l'époque, il avait "l'âme noble". Quand il avait dit à la première connaissance de l'insurrection américaine: "mon coeur fut enrôlé, et je ne songeais plus qu'à rejoindre mes drapeaux", il était bien dans son personnage. André Maurois l'a compris. "Ses drapeaux, écrit-il, c'était ce continent inconnu, cette seconde patrie, cette jeune liberté". C'était l'amour des sentiments généreux.

Aussi l'attachement du jeune volontaire français pour le chef qu'il rencontre fut immédiat. La Fayette a tout de suite compris le caractère du futur premier président des Etats-Unis. Dans une lettre, il écrit qu'"il avait l'âme la plus noble" qui fût, que "simple soldat, Washington eût été le plus brave", que "citoyen obscur, tous ses voisins l'auraient respecté".

Ainsi, pendant tout le temps de l'épreuve de la guerre, puis pendant toute sa vie, il aura devant les yeux le modèle qu'il trouva dans le Nouveau Monde, et il ne fait aucun doute que Washington, de son côté, considéra ce jeune homme comme son fils adoptif. Il le dit à plusieurs reprises, et de cette confiance, de cette amitié profonde, allait jaillir la force nécessaire pour vaincre et les périls et les difficultés qu'ils allaient à partir de septembre 1777 affronter ensemble.

A Brandywine Creek, La Fayette, servant sous les ordres du Général Washington, est blessé à la jambe. L'action est chaude, l'armée des rebelles en mauvaise posture, aussi continue-t-il le combat sans prendre le temps de faire panser sa blessure. Pas un moment à Valley Forge, pendant cette campagne effroyable de l'hiver 1777-1778, cherche-t-il à se faire évacuer. La Fayette, stoïque, reste aux côtés de ces soldats en loques et de leur général harassé mais plein d'espoir et de foi. Il leur apportera pendant ces longs mois d'hiver l'enthousiasme et le réconfort de sa cou-

rageuse jeunesse. Cependant, grâce à la capitulation du Général Burgoyne à Saratoga, cet hiver sera comme le dit l'histoire "the turning point of the Revolution". Les chancelleries européennes comprirent que cette révolte était devenue une guerre de libération, et Louis XVI, qui suit l'évolution des événements dans le Nouveau Monde, prend enfin la décision de signer en février 1778 le traité de Paris avec le représentant de la jeune république américaine, reconnaissant cette nouvelle nation et promettant l'aide de la France non seulement morale, mais encore militaire, maritime et financière.

George Washington demanda alors à La Fayette de rentrer en France pour défendre les intérêts américains. Celui-ci voulant continuer à se battre chercha à faire surseoir à l'ordre qu'il avait reçu. Il put ainsi participer à de nombreux engagements, entre autres à celui de Monmouth le 28 juin 1778 et à l'opération qui força les Anglais à abandonner Rhode Island.

Ne pouvant tarder plus longtemps, il avait décidé de partir quand il fut terrassé par une fièvre inconnue (probablement la malaria) qui le tint alité jusqu'à la fin de l'année.

Il put enfin s'embarquer sur la frégate au nom prédestiné de "l'Alliance" le 17 janvier 1779, et arriva le 6 février au port de Brest. Son retour triomphal fit oublier les aventures de son départ.

Reçu à la Cour de Versailles en héros, le Roi lui remit un brevet de Mestre de Camp, titre correspondant à un grade de général dans l'armée royale.

Il passa l'année 1779 en France où il se dépensa sans compter: évitant les écueils de la vie de Cour, il déjoua les intrigues qui cherchaient à empêcher la formation et l'embarquement du corps expéditionnaire sous les ordres du lieutenant-général de Rochambeau.

L'année suivante, précédant de peu le corps expéditionnaire français, La Fayette repartit pour les Amériques à bord de "l'Hermione", frégate que Louis XVI avait fait mettre à sa disposition.

Sachant l'anglais qu'il avait appris très rapidement à son arrivée aux Etats-Unis, en 1777 il fut officier de liaison entre le Général Washington qui ne savait pas un mot de français et le Général de Rochambeau qui ne parlait pas l'anglais.

Le 19 octobre 1781, la flotte française empêchant la flotte anglaise de porter secours aux troupes de Sa Majesté britannique, l'armée franco-américaine forçait Cornwallis à capituler à Yorktown. Cette victoire détruisit la résistance anglaise. La nouvelle république était enfin libre et le Général de La Fayette repartit pour la France le 23 décembre 1781. Il était chargé d'annoncer l'effondrement anglais, et il fut reçu en triomphateur.

Pendant les années qui suivirent, vivant sur son prestige, il devint pour la jeune noblesse française le modèle de cette aristocratie éclairée qui, avec tant de générosité, dans la nuit du 4 août, sacrifiait ses privilèges. Ceci eût pu changer les cours de la Révolution si ce courageux abandon avait été suivi sans réticences par les milieux de Versailles.

Cependant, depuis son retour des Etats-Unis, le Général de La Fayette s'était rendu compte de la crise qui menaçait la Monarchie. Or ce démocrate était profondément royaliste et avait compris que pour sauver la Royauté, il fallait à tout prix que celle-ci se modernisât. Ainsi, nommé représentant à l'Assemblée des Notables en 1786 (à son retour d'un voyage qu'il fit en Amérique en 1784), il réclama les Etats Généraux, et s'efforça pendant cette période pré-révolutionnaire de convaincre les membres de la noblesse et de l'entourage royal qu'il fallait que le Roi Louis XVI devînt ce que les philosophes du 18e siècle appelaient un "despote éclairé".

Député de la noblesse aux Etats Géneraux dès 1790, l'Assemblée Constitutionnelle lui confia le commandement de la Garde Nationale qui venait d'être créée.

Malheureusement, la Cour de Versailles, le Roi et surtout la Reine Marie-Antoinette ne le comprirent pas et le considérèrent non pas comme le meilleur allié de la Monarchie, mais comme un traitre à sa classe et à son Roi. J'ai cependant la conviction que si Louis XVI avait soutenu le Général de La Fayette, la révolution sanglante et la honte de la Terreur eussent pu être évitées.

Trop tard il présenta à l'Assemblée Nationale les déclarations des "Droits de l'Homme", document calqué sur le "Bill of Rights" de la constitution américaine.

Ainsi, pendant les quelques années qui vont suivre, le pur héros de l'indépendance américaine, l'idéaliste va devenir un homme haï et méprisé aussi bien par les révolutionnaires que par l'entourage de la famille royale.

Comprenant en 1792 qu'il ne pouvait plus rien faire, il décide de se retirer dans une petite ville de l'est de la France. L'invasion austro-prussienne a commencé, et peu avant Valmy, il est fait prisonnier par les troupes allemandes, et emmené en captivité à Ulm, puis à Olmutz, comme ennemi de la Monarchie.

A la même époque, sa femme est saisie par les terroristes à Paris et aurait été exécutée si elle n'avait pas été sauvée par l'intervention de Gouverneur Morris, représentant diplomatique de la jeune république américaine dans la capitale française, qui aussi fit sortir de France son fils aîné, prénommé George Washington de La Fayette. Celui-ci trouva refuge chez des amis aux Etats-Unis.

Madame de La Fayette et ses filles furent alors l'objet d'un acte de mansuétude de la part de la Convention, furent exilées de Paris et envoyées en surveillance dans leur maison de campagne, le Château de Lagrange. Ce n'est qu'en 1797, sur l'intervention de Napoléon Bonaparte, que la Cour d'Autriche accepta enfin de relâcher le Général de La Fayette, qui rejoignit sa famille et se retira alors dans sa propriété des environs de Paris.

Ainsi, douze ans à peine après son retour d'un grand voyage aux Etats-Unis, où il avait été accueilli en ami très cher, en démocrate convaincu, en amant de la liberté, La Fayette, oublié, détesté par les uns et soupçonné par les autres, sa santé ruinée par les rigueurs du cachot (il était devenu tuberculeux), était relégué dans une retraite qui semblait définitive.

* * *

Tous ses malheurs étaient dûs à l'intransigeance de ses principes. Il avait toujours cru dans la liberté, et comme il le disait: "La nature crée les hommes libres et égaux, et chaque homme est né avec des droits inaliénables et imprescriptibles". Or ses convictions lui interdisaient aussi bien d'admettre la monarchie absolue que la révolution terroriste ou le régime dictatorial de Napoléon. Ce dernier avait bien cherché à attirer La Fayette à lui, mais celui-ci avait hautement refusé de servir l'Empereur, qui à ses yeux n'était qu'un parvenu devenu dictateur.

Ainsi, la fin de la vie de La Fayette, de ce héros aux idées si pures, aux enthousiasmes si magnifiques, se serait terminée bien tristement, je dirais bien médiocrement, s'il avait été oublié par tous.

Mais au delà des mers, la jeune république américaine avait conservé le souvenir de sa valeur, de son courage et de son caractère.

Les citoyens des Etats-Unis se rappelaient ce jeune Français plein d'idéaux, n'hésitant pas à risquer l'aventure la plus téméraire, venu seul ou presque dans le Nouveau Monde pour les aider, et avec les années le nom de La Fayette était devenu légendaire. On inscrivait son nom dans les premiers livres d'histoire des écoles américaines, et au fur et à mesure que le pays se développait, grandissait, de nouveaux comtés, de nouvelles villes s'appelaient La Fayette, Fayette, Fayetteville, etc. L'on comptait même au début du 19e siècle trente-sept loges maçonniques portant son nom.

L'enthousiasme de cette jeune nation le fit donc sortir de son effacement. Par un acte du Congrès et sur la demande spéciale du Président Monroe, le Général de La Fayette était invité à venir faire un voyage en Amérique et y être l'hôte de la Nation. Il accepta joyeusement, ému par ce magnifique témoignage de la reconnaissance américaine, sentiment bien rare, parmi les individus aussi bien que parmi les nations.

Ce voyage dura un an. Il parcourut tous les Etats de l'Union d'alors, et fut reçu non seulement en ami très cher, mais aussi en tant que seul général survivant de la Révolution américaine.

Sa réception fut telle que La Fayette déclara "qu'il avait ressenti pendant ce séjour tout ce qui est capable de toucher le coeur humain".

Au moment de son départ, le Congrès américain lui offrit une bourse de 200,000 dollars et une propriété de 23,000 acres. Ces dons, il ne les conserva pas pour lui, mais les redistribua à des oeuvres de charité et à des organisations américaines.

* * *

Ce voyage aux Etats-Unis lui donna une nouvelle énergie. Il avait à son retour 67 ans, et il reprit ses activités politiques.

Fidèle à ses idées libérales, il lutta activement contre l'absolutisme de Charles X, et ce fut lui qui, en 1830, quand le peuple de France pour la troisième fois chassait les Bourbons du trône de France, alla chercher le duc d'Orléans et le présenta au peuple de Paris, qui le proclama Louis Philippe, Roi des Français.

Ce geste, le dernier de la politique de La Fayette, l'éclaire à mon sens et le fait comprendre. Loin d'être un traître à ses

traditions et à sa classe sociale, il fut le plus fidèle défenseur de cette classe sociale et de ses traditions, car en homme intelligent, il comprenait que la vie n'est pas statique, que la société évolue, et que les idées changent. Il comprenait que pour ne pas tout perdre, pour ne pas tout voir détruire, il faut savoir sacrifier ce qui n'est pas l'essentiel, il faut savoir aller au devant du progrès et vivre avec son temps.

En présentant Louis Philippe, Roi des Français au peuple de France, il leur offrait ce qu'il croyait être la réponse, ce qui a prouvé dans bien d'autres pays d'Europe être la solution non-sanglante de l'évolution nécessaire de la société. Si Louis Philippe avait compris le rôle que La Fayette lui avait indiqué et destiné, il est possible qu'aujourd'hui une monarchie constitutionnnelle dans le genre de celle qui fleurit en Angleterre, dans les Pays-Bas et dans les pays scandinaves, pays démocratiques s'il en fût, eût régné sur la France.

Le 20 mai 1834, à l'âge de 77 ans, le Général Marquis de La Fayette s'éteignait à Paris. Il pouvait croire que les buts de sa vie avaient été réalisés car la Monarchie de Juillet paraissait solidement établie.

Il fut enterré au cimetière de Picpus à côté de sa femme, et la terre de l'Etat de Virginie fut placée sur son tombeau. Ainsi, ce "soldat de deux patries" fut enterré dans la terre de ses deux patries, de ces patries qu'il avait tant aimées et qu'il avait cherché à si bien servir.

René Schwob et la Cathédrale de Chartres

SOEUR MARIE AUGUSTA

(Abréviations: *CM* Cinq Mystères en forme de rétable; *MJ* Moi, Juif; *PR* Le Portail royal)

Dans le grand courant littéraire qui caractérise l'entre-deux-guerres, bien des écrivains qui ont eu la faveur du lecteur français sont à présent presque oubliés. Parmi ceux-ci, il en est qui méritent de rester à la postérité pour le témoignage qu'ils donnent des mouvements de la pensée de leurs contemporains. René Schwob (1895-1946) est de ceux-là. Peu connu du publique américain, différemment apprécié dans les "cénacles littéraires," il émerge cependant de ces années 1920-1940 comme une figure-clef qui peut nous aider à comprendre un peu cette époque déroutante entre deux drames mondiaux. A ce titre il nous a semblé que ce n'est pas faire oeuvre vaine que de l'étudier et le faire, s'il se peut, mieux comprendre.

René Schwob naquit à Paris dans le très aristocratique seizième arrondissement d'une famille de bourgeois aisés. Après ses études élémentaires faites sous la direction de tuteurs, il entra au lycée Janson de Sailly. Engagé volontaire en 1914, il est attaché au 47e Régiment d'infanterie quand il est gravement blessé dans les combats d'Artois. Laissé seul sur le champ de bataille, il dira avoir entendu ces paroles alors mystérieuses pour lui: "Tu seras guéri si tu m'aimes." Dans son livre *Moi, Juif* (1928), il écrit que pendant douze ans il devait songer à cette voix sans consentir à l'accepter. Cependant il avait la certitude que c'était la voix du Christ: "Je songe à cette première rencontre du Christ en Artois, à cette phrase qu'il me dit alors . . ." (*MJ,* 214).

En 1921 commence une carrière dans la marine comme Commissaire de 3e classe et une série de voyages sur le *Mulhouse* et le *Jules Michelet.* Au cours d'un voyage en Extrême-Orient, Schwob fait au Japon la connaissance de Paul Claudel à qui il expose quelques-uns des problèmes spirituels qui commencent à le préoccuper. Schwob écrit: "Il m'éclaira avec une lucide charité" (*MJ,* ix). Quelques années plus tard, en 1926, Schwob est baptisé par le Père Gillet, O.P. alors aûmônier d'une société d'artistes et d'acteurs. Après sa conversion, il publie plusieurs livres dont

trois essais sur l'art: *Profondeurs de l'Espagne* (1928), *Chagall* (1931), *Le Portail royal* (1931), et un sur l'art du cinéma: *Une Mélodie silencieuse* (1929). Stanislaus Fumet déclare que ses *Profondeurs de l'Espagne* ". . . l'avaient immédiatement poussé aux premiers rangs de la littérature."[1]

En lisant ces livres, on comprend que René Schwob décrit, non pas en critique les chefs-d'oeuvre dont il parle, mais les émotions qu'il éprouve en les contemplant. Sa cousine, Madame Etienne Ulman de Paris, à qui je dois quelques très précieuses notes intimes, m'assure qu'il "n'a eu aucune préparation de critique d'art, mais qu'il fréquentait assidûment les musées" (lettre du 4 août, 1952). De même, un de ses amis et camarade de promotion, M. Tupinier, Inspecteur Général de la France d'Outre-Mer, écrit dans ses souvenirs qu'il m'a remis: "Il savait analyser l'émotion que lui procurait l'oeuvre d'art et, bien plus, il était capable de communiquer cette émotion" (le 20 mai 1952). Un autre de ses familiers et l'un de ceux qui l'ont le mieux compris, le Docteur Philippe Guiberteau de Nice, dit que Schwob était "un hypersensible par nature du fait sans doute de son origine raciale. Cette sensibilité lui permettait de sentir très intensément les valeurs spirituelles, et faisait de lui un critique d'art remarquable." Cet ami très dévoué et lui-même amateur d'art ajoute que dans le living-room de la villa "Les Mages" achetée par Schwob vers 1940, il y avait une foule d'objets d'art, parmi ceux-ci des bronzes des plus grandes époques chinoises qui firent l'admiration des sinologues les plus avertis. Le mur avait été décoré par ses amis, Marie Laurencin et Chagall (Lettre du 30 juin, 1952).

Devant le chef-d'oeuvre, Schwob essaie de découvrir la signification intérieure de ce qu'il contemple. "J'ai toujours envie de voir ce qui se passe derrière le rideau" (*CM*, 171). Ainsi voulait-il comprendre le langage des formes comme le graphologiste déterre les particularités d'un esprit derrière les linéaments de son écriture. Pour lui ce langage se trouve dans le rythme des formes qui, selon lui, n'est pas autre chose que la direction indiquée par les objets. Donc il conclut que le rythme a dû exister avant les formes, c'est-à-dire que le rythme est une force ayant une direction intérieure. Ce

1. Stanislaus Fumet, "Mort de René Schwob," *Temps Présent* (Paris), le 8 février 1946, p. 4.

rythme est quelquefois captif, et c'est alors à l'artiste de le libérer. En effet, Schwob croit que l'oeuvre d'un artiste n'est que la manisfestation extérieure de son propre mystère intérieur et qu'ainsi l'art se réduirait "à un accouchement de ce qui est éternel" dans l'homme (MJ, 302). On comprend alors que Schwob base ses théories artistiques sur le mouvement intérieur—un double mouvement: le rythme des formes et l'esprit de l'artiste perçus à travers les moindres couleurs qu'il assemble ou volumes qu'il réunit. Ce sont ces éléments qui donnent à l'oeuvre d'art son caractère et sa signification.

Notre rapport se bornera à faire voir comment Schwob applique ces principes à l'étude de la cathédrale médiévale, en particulier à celle de la cathédrale de Chartres, "la merveille d'une harmonie vivante" (*PR,* 154). Il se souvient de ses émotions devant les temples de Paestum et d'Angkor, de Nikkô et de Nara, avouant que jamais il n'a ressenti la soif de les regarder pendant des heures comme il le fait devant Chartres:

> . . . regardant cette façade, je l'entendais descendre en moi pour aller occuper, sur une place inconnue où les mêmes formes évoluaient mais avec une lenteur accrue, l'impondérable accord de son éternité. (*PR,* 158)

Le Portail royal est le titre choisi par l'auteur pour son étude de cette cathédrale bâtie au Moyen-Age en l'honneur de la Vierge. Titre qui est un rappel du grand portail de l'ouest aux dix-neuf statues des rois d'Israël si justement célèbres. Il divise son étude en deux parties: "Vue de dehors." "Vue intérieure." René Schwob passe des heures à contempler ce portail dans le but de pénétrer le secret de la beauté de Chartres. Il croit entrevoir ce secret par moyen du rythme artistique qu'il remarque dans le mouvement imperceptible des plis rectilignes des statues. Schwob considère ce mouvement comme le résumé plastique d'une agitation retenue dans des limites fixes et, par là-même, la cause de notre émotion. Il ajoute que l'imitateur moderne de l'artiste inconnu du Moyen-Age oublie trop souvent le frémissement qui anime cette sculpture inspirée et ne fait que copier la technique. Etudiant plus attentivement ces statues, Schwob remarque les détails: une ceinture dont les pans retombent, de longues nattes, des broderies. Il conclut que l'artiste voulait par ces quelques détails rappeler l'individu représenté. Autrement il n'y aurait que de longs blocs

de pierre. Mais, ajoute l'écrivain, c'est là une preuve que l'art exige le concours de l'esprit. En plus, c'est aussi le rapport de ces statues avec le Verbe incarné qui leur donne une apparence de vie. De là, Schwob distingue entre l'art sacré et tout autre art: "Le hiératisme consistant à dépouiller une forme de toute fantaisie individuelle pour lui conférer une réalité plus pure—à la faire vivre en fonction d'un Principe dont elle serait une sorte d'agent" (*PR,* 88).

Du même coup il rapproche les figures du portail royal à une procession de jeunes enfants de choeur. Le but religieux de la procession lui communique une valeur esthétique—lâchés en pleine rue sans costume, les mouvements de ces enfants perdraient toute beauté. Ainsi les statues sont importantes en tant que leur vocation est de surveiller le portail par lequel les hommes doivent entrer dans la maison du Seigneur—isolées dans quelque musée, elles perdraient en quelque sorte leur raison d'être, qui est d'ordre spirituel, et par là même leur beauté. Donc, dans le cas des enfants de choeur et des statues, la beauté dépend des allusions découvertes par l'esprit.

Quant aux statues des portails Nord et Sud de la cathédrale de Chartres, René Schwob les trouve plus réalistes et cependant moins vivantes que celles du portail royal. La différence lui semble naître de la manière dont l'artiste a sculpté les plis des vêtements des statues. Ces plis ne parcourent plus la surface avec un frémissement continu; au contraire, ils moulent les formes et s'y soumettent au lieu de les évoquer. Le corps s'impose à l'attention. D'ailleurs, les statues du portail Nord semblent être engagées en conversation. Au lieu du regard détaché et horizontal des rois et des reines du portail royal, ces statues jettent leurs regards autour d'elles et semblent s'occuper de la terre:

> Ces statues se parlent.
> . . . Leurs yeux plongent, fouillent: elles discutent.
> Elles sont occupées de la terre.
> Elles s'apprêtent déjà à l'éloquence.
>
> (*PR,* 162)

Ce qui semble montrer, au dire de René Schwob, que la spiritualité dans l'art a disparu avec le douzième siècle. Au treizième siècle, époque du portail Nord, "l'agitation s'est substituée à l'extase" (*PR,* 166). Ces périodes voisines, et pourtant étrangères,

font sentir la différence entre la contemplation et l'action, entre la paix et l'inquiétude du monde. Enfin, c'est sur la façade du douzième siècle que l'écrivain voit la spiritualité la plus haute:

> L'esprit s'y fait lignes et corps.
> La joie candide couleurs et verre.
> Un écran vivant et sacré tamise la lumière du jour.
> Il n'y a pas encore un nuage au ciel de la foi.
>
> (*PR,* 204)

Pierre Ladoué dans un article sur Henri Charlier, le Maître de Mesnil-Saint-Loup, exprime à peu près la même pensée:

> Le portail royal de Chartres est plus spirituellement beau que tout ce qu'a produit la sculpture cent années plus tard. Si l'on veut rendre à l'art sa vraie place et son rôle d'éducateur du peuple, c'est par-dessus les siècles "renaissants," par-dessus les siècles "réalistes"—le quinzième, le quatorzième, le treizième—c'est avec le grand douzième siècle qu'il faut renouer la tradition.[2]

En étudiant le portail Sud, Schwob essaie d'expliquer pourquoi les statues, qui sont de la même période que celles du portail Nord, semblent beaucoup plus silencieuses. Pourquoi ont-elles réintégré l'immobilité? Peut-être est-ce parce qu'au portail Nord figurent les prophètes de l'Ancien Testament qui s'agitent en attendant la venue du Messie, tandis que le portail Sud représente les personnages du Nouveau Testament qui se réjouissent en paix de sa venue. Mais ce raisonnement ne suffit pas à Schwob, il croit que la différence est due aussi à la pureté de la forme, qu'il décrit comme une forme distincte de son mouvement; une forme qui donne un corps à la pensée des saints. Seulement la pureté spirituelle pourrait produire une forme pure: "Nulle perfection technique ne vaut sans cette purification de l'âme" (*PR,* 185). D'où l'on voit que Schwob rejoint Huysmans qui écrit dans *La Cathédrale:* "Pour éléver cette splendide basilique, la pureté fut requise, même des manoeuvres."[3] De même les artistes qui ont ajouté la tour du nord avaient perdu ce secret, par conséquent, il semble qu'ils n'aient pu atteindre la perfection de la tour du douzième siècle. Ainsi, remarque René Schwob, dans cette miraculeuse cathédrale tout est lisible: "la paix dans la verité et l'inquiétude dans l'erreur" (*PR,* 200).

2. Pierre Ladoué, "Henri Charlier (Le Maître de Mesnil-Saint-Loup)." *Etudes,* le 5 octobre 1928. p. 40.

3. Joris-Karl Huysmans, *La Cathédrale* (Paris: Plon, 1908), p. 206.

Quand on veut pénétrer à l'intérieur de la cathédrale, Schwob nous avertit qu'en entrant par le portail Nord il a l'impression d'être reçu par un groupe de personnes agitées tandis qu'en entrant par le portail royal, c'est comme un muet enseignement que dans leur contemplation ces statues donnent au chrétien pour lui dire de laisser les préoccupations extérieures en franchissant le porche du lieu saint. "Le porche royal est vraiment celui par où il faut entrer" (*PR,* 170). Il est à remarquer qu'Etienne Houvet, sacristain et archéologue de Chartres, écrit dans sa *Monographie:*

> C'est en pénétrant par le portail royal que nous éprouvons cette impression indéfinissable de beauté et de grandeur qui faisait dire à Napoléon Ier "qu'un athée serait mal à l'aise ici."[4]

Une fois entré dans la cathédrale, Schwob se perd en admiration devant tant de splendeur. C'est le sujet de la seconde partie de son livre. Comme il a perçu le rythme dans la pierre sculptée des statues extérieures, ici il sent la magnifique ordonnance dans l'équilibre des masses et l'harmonie des verrières animées par la vibration des couleurs. Les personnages des vitraux se fondent, se donnent à la lumière. L'artiste, dit-il, voulait créer le monde spirituel plutôt que de reproduire des copies sans vie. Le plan encyclopédique de la cathédrale se perçoit aussitôt qu'on a traversé le portail. Schwob la voit comme une *Somme* en pierre et en vitraux proclamant la gloire de la Mère de Dieu:

> Tout, ici, est à la louange de celle qui a relevé la race humaine . . . L'ampleur et l'unité d'un tel plan confondent. Dante seul et Saint Thomas semblent avoir obéi à un pareil besoin d'intégration universelle. (*PR,* 194)

Alors Schwob ne peut retenir son ironie teinte d'indignation en rappelant les dégâts faits par les gens d'une époque qui se croyait lucide: "Pour y mettre 'plus de lumière', le XVIIIe siècle détruisit en effet une quinzaine de grands vitraux" (*PR,* 195).

Mais ce n'est pas seulement le monde lumineux des verrières qui agit sur le spectateur. Le plomb même, matière qui forme l'ossature des vitraux, subit comme une transcendance et, alors que chantent les verrières, on peut y voir dans le ruissellement des couleurs comme une forêt d'innombrables croix. La dissociation interne qui résulte de la vibration des couleurs se résout par une exigence intérieure qui organise les formes. Schwob croit

4. Etienne Houvet, *Monographie de la Cathédrale de Chartres* (Chartres: Houvet, 1930), p. 20.

que cette technique ne se pratique plus sauf chez un Debussy ou un Proust. Mais alors, ils ne semblent y recourir qu'accidentellement et il leur manque des objets dignes et une inspiration surnaturelle.

De même en contemplant les grands piliers, Schwob ressent cette impression de vie contenue si propre à la cathédrale de Chartres. Les grands piliers dans la lumière des vitraux semblent s'animer et s'avancer en procession le long de la nef jusqu'au sanctuaire où ils forment un cercle silencieux:

> Ces massifs piliers, ces colonnes qui fusent sont vivants aussi. Leur mouvement est analogue à celui des statues du porche: il s'accomplit dans l'esprit. Mais tandis que ces statues accèdent à leur réalité spirituelle par une transformation que l'esprit leur fait subir, les ramenant, à travers leur état de racines, à l'obsédante géométrie d'eux-mêmes—les piliers dégagés de l'émotion sensible, marquent les pas idéaux d'un grand corps qui marche vers son Dieu.
>
> (*PR*, 38-39)

Souvent une oeuvre d'art évoque pour Schwob une litanie. Ainsi à Chartres la sereine beauté de la cathédrale fait monter de son coeur les invocations à la Vierge: "Vierge très pure, Vierge puissante." A l'intérieur de l'édifice il voit le: "Vase spirituel, le Vase insigne de dévotion, l'Arche d'alliance, la Maison d'or." Quand les verrières s'embrasent dans une lumière qui exalte toute leur gloire, Schwob pense à la "Rose mystique," à la "Porte du Ciel." Mais il ajoute qu'il lui importe de louer surtout le "Refuge des pécheurs":

> Et sur cet enfant de votre race que vous avez déjà ressuscité de la mort de l'esprit, à ce frère misérable, daignez lancer encore une bouée qui le sauve du goût, cette fois, de ses péchés, Etoile de la mer, petite Fiancée juive.
>
> (*PR*, 213)

Ainsi Schwob rejoint la lignée des grands chantres de Notre-Dame. Péguy lui aussi a entrelacé les invocations des litanies dans *La Tapisserie de Notre-Dame:*

> Etoile de la mer . . .
> Voici notre détresse et nos désarmements.
>
> Etoile du matin . . .
> Voici que nous marchons vers votre illustre cour
> Et voici le plateau de notre pauvre amour
> Et voici l'océan de notre immense peine.

O miroir de justice et de justesse d'âme
Vous seule vous savez, ô grande Notre Dame,
Ce que c'est que la halte et le recueillement.[5]

Huysmans se fait aussi le troubadour de la Reine des Cieux quand il célèbre Chartres dans son livre, *La Cathédrale.* Il évoque les litanies en les rapprochant aux symboles moyenâgeux des gemmes qui se trouvent autour d'un anneau présenté à la Vierge. La pureté de l'émeraude reflète le *Mater purissima* des litanies; la chrysolithe, emblème de la sagesse: *Sedes sapientiae;* l'hyacinthe, le secours porté au pécheurs: *Refugium peccatorum.*

Cependant quoique le rapprochement du grand poème de pierre, qu'est la cathédrale, avec les litanies émane d'une même source: foi et dévotion, Schwob diffère de Péguy et Huysmans car il établit un rapport personnel entre les évocations qu'il prononce et sa vie qu'il étale et analyse constamment dans ses écrits pour le lecteur. Ce n'est pas seulement à la cathédrale qu'il pense en louant la Vierge, il crie aussi son angoisse humaine vers la Porte du ciel, le Refuge des pécheurs. Pour Schwob aussi ces invocations jaillissent pour ainsi dire de son émerveillement devant la splendeur de la cathédrale elle-même, et non pas comme chez Huysmans à travers les gemmes d'un anneau; ni comme pour Péguy d'une prière dans la cathédrale de Chartres.

Dans cette étude sur Chartres, René Schwob remonte à la source même des beautés de cette cathédrale si connue et admirée. Mais combien parmi ceux qui la visitent encombrés de cameras et guides touristiques, et peut-être aussi par un coeur trop plein des soucis du monde, combien parmi ces pèlerins des siècles entendent le secret message de foi et d'espérance dont Chartres avec ses pierres et ses verrières est le vivant témoignage? Attendant les foules lasses venues des longues routes, elle se dresse royale et maternelle dans ce cadre que Schwob a si bien décrit en quelques lignes:

Paysage ravissant du bord de l'Eure.
Les maisons trempent dans la rivière.
Les pommiers en fleurs s'échappent des jardins.
Toute la ville basse, humble et douce, semble se réunir aux pieds de sa cathédrale.
Une simplicité sans misère—une familiarité sans bassesse.

(*PR,* 104)

5. Charles Péguy, *Oeuvres poétiques complètes* (Paris: Gallimard, 1948), pp. 673, 676, 698.

Les citations ont été faites avec permission des éditeurs (Plon, Grasset, Gallimard, les *Etudes*), à qui j'offre mes remerciements, et selon les conditions énumérées dans une lettre du Conservateur de la Bibliothèque Nationale de Paris (le 24 janvier 1956):

> Le droit de citation en matière de critique littéraire est toujours reconnu par la jurisprudence; il n'y a aucune formalité à remplir, les seules restrictions étant
>
> 1. que la citation soit exacte . . .
> 2. que la citation ne soit pas 'démesurée' . . .
> 3. que les références de l'édition à laquelle a été emprunté le texte cité soient indiquées.

BIBLIOGRAPHIE

Houvet, Etienne, *Monographie de la Cathédrale de Chartres.* Chartres: Houvet, 1930.

Huysmans, Joris-Karl, *La Cathédrale.* Paris: Plon, 1908.

Péguy, Charles, *Oeuvres poétiques complètes.* Paris: Gallimard, 1948.

Schwob, René, *Cinq Mystères en forme de rétable.* Montréal: l'Arbre, 1941; *Le Portail royal.* Paris: Grasset, 1931; *Moi, Juif.* Paris: Plon, 1928. No. 1. Collection "Le roseau d'or."

ARTICLES

Fumet, Stanislaus, "Mort de René Schwob," *Hebdomadaire du Temps présent.* le 8 février 1946.

Ladoué, Pierre, "Henri Charlier. Le Maître de Mesnil-Saint-Loup," *Etudes,* CXCVII (le 5 octobre 1928), 36-53.

En Marge de la Bataille de la Nouvelle-Orléans

La lettre suivante, qui se trouve parmi les papiers Favrot de la Howard-Tilton Memorial Library de Tulane University, a été écrite par Pierre Favrot à sa femme au lendemain de la célèbre bataille de la Nouvelle-Orléans. Favrot était à ce moment âgé de soixante-six ans. Il avait été capitaine dans les troupes coloniales françaises et colonel dans les troupes espagnoles. A la date de la cession de la Louisiane il avait pris sa retraite, mais Jackson lui demanda de l'aider à formuler des plans pour la défense de la ville. Il avait un fils dans la bataille et un autre fils à Mobile. (Nous devons ces renseignements à Monsieur Richmond Favrot qui a bien voulu autoriser la publication de la lettre, document d'un intérêt historique indiscutable.)

la Nouvelle-Orléans
ce 21 janvier 1815
Samedi matin

Je me plais toujours, ma chère amie, à t'entretenir des choses, des circonstances—puissent-elles devenir pour toi agréables et te distraire, de même que mes filles. J'écris elle-ci pour en charger Mr. Ternand et inclure ce que je n'ai pas voulu insérer par ma dernière lettre à la poste: une de ton fils qui t'apprend que nos fameux Anglais se sont rembarqués avec une perte bien connue de plus de 3500, pour ne pas dire 3800, vus les blessés qu'ils emportent.

La veille de leur départ, on devait leur couper chemin. 2000 hommes devaient les attendre dans le bois et on devait les poursuivre par derrière et les mettre entre trois feux et en faire une découquésion de 4. à 500. Mais cela a été dit devant plus de 40 personnes devant le Corps de Garde, et dans la même nuit, ils ont été avertis et ils ont doublé leur marche, laissant 14 pièces, dont 9 pièces de bons canons dans leur retranchement qui, étant désencloués, garniront nos batteries que l'on continue d'achever pour servir aux besoins s'ils viennent faire quelque tentative. On va s'occuper de fortifier l'entrée du canal Villeré-Bienvenu et de la Terre aux Boeufs, qui seront bien gardés tout le temps de la guerre.

Le Général Jackson—sa présence a ranimé les esprits et sauvé le pays. Si c'eût été Claib . . . le même jour il serait entré dans la ville. C'est un bon à rien pour être avocat en 3e classe, dit-on, indolent, indifférent. Il a reçu bien des mortifications.

Le jour de l'échange des prisonniers, un capitaine nommé Roque fut nommé pour aller à l'avancer. Il eut une conversation d'une heure avec un autre capitaine anglais qui lui demanda

s'il y avait en ville beaucoup de Français du parti de Louis XVIII. "Fort peu." "Et de Bonaparte?" "Beaucoup." "Le regardez-vous comme un grand homme?" "Comme Général, je le regarde comme le plus grand héros dont parle l'histoire. Je le considère, comme souverain, un ambitieux scélérat." "Etes-vous d'opinion qu'il paraisse sur la scène du monde?" "Oui, il jouera un grand rôle et culbutera ses ennemis." "Jamais on ne lui laissera prendre une autorité à pouvoir se lever." L'Anglais finit par dire. "Nous avons manqué notre conquête mais nous allons chercher notre Général Wellington et nous viendrons en force." "Vous pouvez revenir, nous en aurons de supérieurs." "Nous ne comptions pas avoir à faire à des Français. Vos Kaintoquers, nommés 'charbonniers, chemises sales' sont peu de choses. Ils auraient tous fui comme ils ont fait de l'autre bord. Ici ils ont été braves parce qu'ils tiraient derrière un rempart de 6 pieds et de 12 de largeur. Nous avons bien vu que votre artillerie a été servie par des Français. S'il n'y avait que des Kaintoquers, ils ne savent pas appointer une pièce." Il finit par dire, "Nous avons perdu un grand nombre de grands officiers de la première noblesse. Quand cette nouvelle va être sue à Londres, toutes les dames vont verser des larmes de sang et toute la ville sera en deuil." "On n'a pas été vous chercher. Nous avons défendu nos propriétés. Si vous revenez vous y trouverez la même bravoure, et vous verrez que vous ne trouverez pas des gens comme ceux qui étaient à Wagenston City." Il a avoué qu'ils avaient perdu la fleur de leur meilleure troupe, qu'ils ont moins de 4000 hommes avec leurs blessés et malades qu'ils remportent. Nous ne sommes point encore assurés du nombre de nègres qu'ils ont amenés. On rapporta qu'ils étaient dans l'intention de les renvoyer, qu'ils en avaient besoin pour le transport de leurs effets. On espère qu'ils agiront plus loyalement.

Dans ce moment entre Monsieur Clay . . . qui déjeune ici avec moi. Il m'a dit que Favrot devait venir en ville aujourd'hui, que le Général Jackson devait se rendre à deux heures sur la Place avec ses troupes habillées en uniforme. On doit lui chanter 4 couplets à la reconnaissance, le couronner de lauriers. On parle d'un feu d'artifice, d'une grande fête mais il ne veut pas que l'on fasse de dépenses superflues—on n'en a fait que trop. Clay . . . est allé chez Duralde pour écrire à sa femme et m'a prié d'insérer ici sa lettre. Il se porte comme un chanoine. On est persuadé que les habitants cultivateurs vont être renvoyés sous peu de jours

chez eux. Mais on veut être assuré avant si l'ennemi est parti et fait voile pour la Jamaïque et garder du monde pour veiller à toutes les entrées des canaux, bayoux, etc., et renforcer et fortifier le détour des deux bords. Cela est bien. Le même jour de la grande attaque ici le fort de Plaquemine l'a été aussi. Ils y ont jeté 800 bombes pendant 12 jours. Ils ont été obligés de se retirer n'y faisant que ce que je t'ai marqué, pour ainsi dire, rien . . . De tous côtés ils ont échoué. On prétend que cela vient de la mésintelligence des chefs, qui ont été tous sacrifiés, et de leurs meilleurs officiers — Colonels, Majors, Capitaines, tous morts, blessés etc.

Voilà ce qu'il y a de certain. Il est arrivé d'en haut 25 mille piastres. C'est peu de chose, cela aidera. Il arrive toujours du monde, de tous côtés. Adieu, ma bonne amie, jusqu'à tantôt. Si le cher Ternand ne paraît point dans le cours de la journée, je n'en serai pas fâché. Il est midi et je viens de voir deux officiers que l'on amène prisonniers avec 54 soldats, pris du côté des Coquilles. Les officiers sont de jeunes gens, un âgé de 19 ans, l'autre 21, qui est de la cavallerie. Il avoue qu'ils ont perdu tous leurs officiers. Il ne leur reste que 7 capitaines, 3 majors et un Colonel, quelques subalternes.

On espère le Général sur la Place à trois heures avec une partie de ses troupes. On sait que l'escadre était composée de 11 vaisseaux de guerre, 24 frégates et plus de 60 bâtiments de transport. Ils croyaient si fort être vainqueurs que le Général Pickeham devait être gouverneur. Tous les officiers de l'Etat major, le Collecteur douanier étaient à bord. Beaucoup de dames suivaient leur mari, et beaucoup sont retournées veuves. Le fait, Madame Roger assure, la pauvre imbécile, que si les Anglais avaient été vainqueurs que tous les Français employés devaient être perdus. Monsieur Bourgeois, dit elle, ne l'aurait pas échappé. Voilà en abrégé, ses bavardages; elle sait cela du bon coin et de personne sûre.

De Blanc, que j'ai vu au Gouvernement, m'a dit que Neville était arrivé; je le verrai sûrement d'ici à ce soir. Dans ce moment il y a sur la Place plus de 2500 personnes espérant l'entrer du Général. Il y a au moins mille femmes, dames et autres demoiselles. Je vais retourner sur la Place petite tenter, toutes ses filles y sont.

ce 23, au matin, à 8 heures.

Je n'ai jamais vu, ma chère amie, une foule de monde tant joyeux qui se portait pour voir tant de monde de tous les sexes

et âges se porter sur la Place et y voir arriver toutes les troupes au bruit de la musique militaire et des canons. Cela avait un air imposant, de voir plus de 12 mille âmes, dont huit armées. La joie était dans toutes les figures, le Général avait au camp son discours qui sera mis dans la feuille prochaine que je te ferai parvenir par occasion etc.

J'ai rencontré Neuville qui est venu pour savoir si on ferait descendre 300 miliciens de son régiment. Il croit qu'un contre-ordre lui sera donné puisqu'on a renvoyé au moins 2500 Kintoquers et Tenessiens qui sont aux camps de réserve chez Avart. Il est resté au camp fortifier la ligne environ 4000 hommes pour garder les batteries et celle de l'autre bord, où on continuera les travaux pour servir aux besoins.

Favrot est venu hier après-midi. J'étais absent; j'ai été le trouver chez Céleste Grand Pré; je l'ai mené faire une visite à Madame Mercier qui lui a fait mille amitiés, l'engageant à venir dîner, de même que Madame Vasant te prononcent mille et mille compliments. Il a soupé et couché ici; il s'en est retourné à 8 heures et il a ordre de se tenir prêt avec 300 hommes pour aller à LaFourche. On s'est plaint qu'il y avait eu des rôdeurs qui étaient venus tuer des vaches. Son Général Hopkins marche, avec lui Villiers et monsieur Clay. Ci-incluse une lettre de lui pour sa dame. Favrot avait pris du papier pour t'écrire quatre lignes mais voyant qu'il faisait grand soleil il m'a dit, "il faut que je me rende pour signer les appelers et les listes des rations. J'écrirai du camp, où étant à LaFourche. Que Maman soit tranquille. Je me porte aux charmes et je crois que l'on ne tardera pas à nous congédier." Il m'a prié de lui faire recoudre son habit, ce que je vais faire faire et le donner au tailleur. Mon fils nous a fait rire en nous racontant l'histoire d'un petit soldat déserteur, âgé de 20 ans. Il s'est rendu avant hier. Cavelren lui a donné 2 es-, un autre 5 picaillons qu'il a mis dans sa poche. Il comptait et, "combien ai-je?" demanda-t-il. "Forty bits, au fait," lui répondit-on. "Diable, j'ai bien fait de déserter. Je n'ai jamais eu tant d'argent, c'est ici un bon pays. Il y a longtemps que je voulais quitter cette canaille. On m'a pris par force. Jamais je n'ai eu un escalin à ma disposition." On l'a questionné. Il a dit qu'il avait entendu dire à tous ses officiers que le jour de la bataille du 8 que l'on comptait 2600 hommes tués, blessés, ou prisonniers, et plus de 1200 auparavant.

Demain mardi, on chante un Te Deum. On doit couronner le Général. 12 jeunes filles doivent lui jeter des fleurs en avant de lui. Il y aura une grande musique et plusieurs chansons à sa louange. On est à s'exercer chez Madame Floriant.

Nous apprenons que les Anglais ont renvoyé tous les nègres. Ils les ont laissés au bord du Lac Borgne. On est allé les chercher. Ils n'ont pas fait beaucoup de dégât chez Lassize, grâce au mulâtre qu'il avait qui appartenait à Brognier, mais ailleurs ils ont bûché les bois de lit, les chaises, les armoires, enlevé les portes-fenêtres pour se coiborner.

Tu sauras que j'ai vu hier Mignon Badon, mariée avec un musicien nommé Valois. Je ne l'ai pas reconnue tant elle est maigre. Elle ressemble à Madame défunte Marigny. Elle m'a chargé de te prononcer mille amitiés. Elle désirait bien voir Joséphine. Elle doit me donner des chansons pour lui envoyer.

J'ai été chez Madame Brounair voir si je trouverai du noir. Elle n'en a plus. Il n'y a pas de percale noire. Peut-être qu'il est rentré beaucoup de monde en ville pourrai-je trouver. Il m'a été indiqué une boutique où il y a du noir que l'on nomme—. C'est laine et soie ¾ de large, 6 P^s Lo^{ne}. Je n'ai pu me résoudre à m'endetter à ce prix. Si je trouvais de la belle guinèe ( ) et au bras ma culotte noire et mes bottes. ( ).

On assure que l'escadre qui est à l'Isle aux Vaisseaux appareille pour la Jamaïque. Ils ont mis leur Général Pickenham dans un bouco de rhum pour être emporté à Londres. Quel spectacle pour sa femme qui est à bord et qui comptait être Gouvernante de la Louisiane et autres qui ont perdu leur mari.

Je n'écris pas à ma chère Joséphine, ni à Octavine. Tout ce que je leur marquerais est renfermé ici. Je les embrasse du fond de mon âme, sans oublier Pulchérie, et à Bouvier, à qui je recommande le soin du jardin et de semer les graines, qu'il consulte le jardinier. Je me repose sur ses attentions, et que l'on prépare la terre pour semer 4 à 5 arpents de riz où les négres font leur déjeuner.

Je vais envoyer Aramante porter cette lettre a monsieur Ternant. Je crains qu'il soit parti. Tu en assez ( ) pour cette fois. Adieu, ma chère tendre bonne amie. J'espère partir au ler ou 2 février, à moins que je ne sois détenu pour recevoir de l'argent et emporter de quoi payer nos taxes. En attendant je t'embrasse à deux mains et suis pour la vie ton tendre et attaché époux.

ft.

Madame Sidney Villeré

La disparition de Madame Sidney Villeré, née Yvonne Lafargue, a plongé nos milieux créole et franco-américain dans un deuil profond. Emportée en moins de 48 heures par une embolie foudroyante, rien ne présageait la fin soudaine de notre amie. Quinze jours auparavant, elle apportait le concours de sa gracieuse amabilité à son époux qui présidait le bal militaire de la Société de la Guerre de 1812. Qui eût cru que sa robe de bal dût lui servir de linceul!

Fille d'un Français originaire du Poitou et d'une mère de vieille souche louisianaise, Yvonne Lafargue était intimement mêlée à toutes les manifestations de la survivance française à La Nouvelle-Orléans. Bien que privée de la joie d'être mère, elle adorait les enfants et ceux-ci le lui rendaient bien. Les élèves de l'Union Française et, depuis ces dernières années, ceux de La Petite Ecole, la chérissaient comme elle le méritait pour sa patience, sa douceur, les peines infinies qu'elle se donnait en leur inculquant l'amour de la langue et de la culture françaises.

Avec sa soeur Edwidge, elle fonda le Réveil Français dont elle dirigea pendant plusieurs années, avec beaucoup de compétence et un rare doigté, les représentations théâtrales. Des réussites artistiques telles que "Ces dames aux chapeaux verts" ou "Un château historique" ont enrichi, grâce à ses efforts désintéressés, la vie culturelle de notre ville.

Madame Yvonne Lafargue Villeré comptait parmi les membres les plus actifs de l'Union Française et de l'Athénée Louisianais. Elle assistait régulièrement à leurs réunions. Elle témoignait une dilection particulière à cette dernière société dont son regretté frère, Maître André Lafargue, fut, pendant douze années, le distingué président.

La disparue alliait en sa personne la franchise à la charité, la gaieté à la piété, la tolérance à la foi. Elle communiquait à ses proches, à ses amis, voire à ses connaissances, une joie de vivre, un goût intense des choses belles et bonnes. Son commerce, toujours si agréable, en était d'autant plus précieux.

Son mari, compagnon tendre et fidèle, ses frères et soeurs chéris, ses neveux et nièces affectionnés, sont cruellement éprouvés.

L'Athénée Louisianais partage leur deuil et tient à leur adresser l'expression de sa sympathie la plus profonde. Puissent-ils, comme nous, trouver quelque consolation dans la certitude que cette âme d'élite a rejoint les élus à la droite du Seigneur.

James F. Bezou.